U N I V E R S I T E   D A L H O U S I E

Les apports linguistiques dans le domaine de la traduction--
une étude des recherches de Georges Mounin à propos des problèmes théoriques de la traduction

Cours: Français 460

Date: le 19 avril, 1972

Nom: Merle Horne

I. A. Richards

hominum poetarumque interpreti

AVANT-PROPOS

On sait que la traduction s'occupe principalement de la recherche des équivalences de sens dans deux langues différentes. Les problèmes que le traducteur rencontre au cours de cette recherche proviennent surtout du fait que chaque langue possède sa propre façon de formuler l'expression du sens.

Grâce aux apports des théories modernes linguistiques, on a pu trouver une explication et, dans beaucoup de cas, une solution à bien des problèmes traductionnels.

Le but de mon mémoire vise à un examen des contributions de la linguistique moderne dans le domaine de la traduction. Les recherches exécutées dans ce champ par Georges Mounin, professeur de linguistique à l'Université d'Aix-en-Provence, France, vont constituer la base de cette analyse.

Je voudrais, à ce point, témoigner ma reconnaissance au directeur de mon essai, Dr. Rostislav Kocourek, de ses conseils excellents. Son savoir étendu du métier linguistique s'est montré un grand secours à la réalisation de ce présent travail.

TABLE DES MATIERES

PARTIE I. INTRODUCTION

PARTIE II. LINGUISTIQUE ET TRADUCTION

PARTIE III. LES OBSTACLES LINGUISTIQUES

PARTIE IV. LEXIQUE ET TRADUCTION

PARTIE VI. CIVILISATIONS MULTIPLES ET TRADUCTION

PARTIE VII. SYNTAXE ET TRADUCTION

Première Partie: Introduction

on se trouve engagé dans une procédure très compliquée, recourant par nécessité, aux méthodes et théories des disciplines diverses, telles que la psychologie, l'anthropologie, la philosophie, etc. Bien qu'il soit possible que l'on n'ait pas conscience du rapport que les domaines susmentionnés possèdent avec la traduction, sans doute à cause du fait que la plupart des gens n'imagineraient pas que les études dans ces sphères peuvent traiter du langage, on ne douterait pas pour un instant aujourd'hui la liaison étroite qui existe entre la traduction et la linguistique. En effet, ce rapport se montre tellement étroit, qu'actuellement, on regarde la traduction comme étant "au premier chef une opération linguistique, puisqu'elle met en cause l'ensemble des problèmes théoriques qui concernent le passage d'une langue dans une autre."[1]

Compte tenu de ce fait et de la longue tradition que partagent la traduction et la linguistique, on serait mené à s'attendre à une histoire également de longue date des relations mutuelles et d'une échange continuelle d'idées, de théories, de techniques, etc. Ironiquement, ceci n'est pas du tout le cas.

Jusqu'au siècle actuel, on a considéré la traduction comme un exercise littéraire, totalement ignoré par la linguistique, et quelques principes et techniques qu'aient utilisés les traducteurs, ont été tirés des domaines de la rhétorique et de la stylistique. Tout traité qui a paru sur la traduction pendant ce temps est venu de la plume des écrivains traducteurs. Mais, comme dit Isenberg: "A vrai dire, l'art d'interprétation a de beaucoup surpassé la théorie d'interprétation."[2]

[1] Jean Dubois, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin, dans Français dans le monde, juin, 1964, p.25.

[2] Nida, Toward a Science of Translation, p.5.

Ce n'était que dans les années récentes que l'on a considéré la traduction comme un champ d'activité pertinent à la linguistique. Ce changement d'attitude envers la traduction peut s'expliquer à travers plusieurs raisons.

La première cause se trouve dans le domaine de la linguistique elle-même, resortissant des études des structuralistes. L'influence de Saussure et de Hjelmslev et d'autres membres du Cercle Linguistique de Copenhague, s'est montrée infiniment précieuse. Mais "les premières fondations de ce que l'on considère comme la méthode moderne fonctionnelle de l'art de traduire ont été creusées après la Première Guerre Mondiale à travers les activités littéraires d'Otokar Fischer et ses associés d'une part, et les recherches linguistiques conduites par le Cercle Linguistique de Prague, d'autre part."[1] Le travail de fond du Cercle s'est réalisé par Trubetskoy, suivi plus tard par des linguistes tels que Bohh Havránek, Jan Mukařovský, Vladimir Procházka et Jiří Levý, dont l'effort de formuler une théorie de la traduction (Umeni prekladu -"L'art de la traduction") a paru en 1963. Les recherches de certains linguistes américains, par exemple, Edward Sapir, Benjamin Whorf, Eugene Nida, et Uriel Weinreich, dans les problèmes de langage et culture ont abouti à des contributions importantes dans le domaine de la sémantique et par conséquent, à la traduction.

Après la Seconde Guerre Mondiale, d'autres cas se sont présentés, qui ont fourni la plus grande impulsion à la publication d'oeuvres traitant spécifiquement des problèmes et des théories de la traduction, concurrement avec la linguistique.

Dans notre propre pays, le Canada, on était continuellement en face

[1] Jiří Levý, "Translation in Czechoslovakia," Dix années de traduction, sous la direction d'I. J. Citroen (Oxford: Pergamum Press, 1967), p.212.

ces problèmes posés par un gouvernement bilingue. Aux Etats-Unis, les problèmes spéciaux, relatifs à la traduction répandue de la Bible, ont mené au besoin de renseignements détaillés à propos de beaucoup de langues peu connues. En Union Soviétique, un pays multilingue, on donnait beaucoup plus de considération aux problèmes théoriques des traductions internes dans ce pays. Enfin, le développement de la traduction automatique a nécéssité des détails linguistiques beaucoup plus précis et scientifiques que l'on n'avait jamais exigés auparavant.

A cause de ce mouvement spontané, manifesté après 1945, il a apparu à la suite, dans des pays divers, un nombre d'ouvrages qui ont fait époque dans l'établissement de la traduction dans le domaine de la linguistique. Sans doute, tout le monde accorderait que c'était l'article de Nida("Linguistics and ethnology in translation problems") dans Word (1945), qui a formé la base de tout travail qui a suivi dans ce domaine. La façon que les Russes ont adoptée pour aborder ce problème s'est révélée dans l'oeuvre d'A. V. Fédorov (Vvedenie v teorju perevoda--"Introduction à une théorie de la traduction" - 1958). Le troisième ouvrage qui a avancé la première méthode véritable de traduction basée sur la linguistique, a été La stylistique comparée du français et de l'anglais (1958), écrit par J. P. Vinay et J. Darbelnet.

Cinq ans avant la publication des ouvrages de Fédorov et de Vinay et Darbelnet, il a paru en France un livre appelé Les belles infidèles, écrit par Georges Mounin. Bien que ce soit aussi un ouvrage sur la traduction, son auteur,s'intéressant en ce temps-là principalement à la littérature et surtout à la poésie, présente un traité, non pas dans la même voie que ceux des auteurs cités ci-dessus, mais qui aborde plutôt le vieil argument contre la traduction, c'est-à-dire, l'intraductibilité, par une méthode d'attaque basée sur la linguistique.

Adoptant, comme fondement de discussion, les arguments polémiques, historiques et théoriques que Joachim du Bellay a faits aux traducteurs au XVIe siècle, Mounin aboutit à la conclusion que toutes les raisons diverses que du Bellay a avancées dans sa théorie sur l'intraductibilité reposent, en effet, "sur la linguistique tout entière".[1] Les obstacles qui provenaient de ce que les traducteurs anciens appelaient des "vertus des mots" n'étaient, selon Mounin, que des obstacles de la sémantique. Quant aux problèmes surgissant des "vertus des sentences et des énergies", on voit qu'ils étaient, en réalité, ceux du genre qui ont leur origine dans la morphologie. Enfin, les difficultés posées par les vertus de "la magnificence des mots, de la gravité des sentences, etc.," n'étaient que "/des allusions/ aux propriétés phonétiques /et stylistiques/ de chaque langue." Edmond Cary dit dans sa critique de ce livre que "/Les belles infidèles/ est de ceux qui renouent avec la grande tradition de la Renaissance, de ceux qu'appelait Valery Larbaud. C'est un livre qui restera."[2]

Quoique ce travail soit en effet resté un ouvrage de référence extrêmement précieux pour tous ceux occupés de la traduction, surtout de la traduction poétique, le travail qu'a fait Mounin dans les années qui ont suivi à propos des problèmes rencontrés dans le champ de la traduction, un travail entrepris en grande partie relatif à une thèse subie à la Sorbonne, a mené, en 1963, à la publication de Les problèmes théoriques de la traduction. Ce livre, dont la matière va former la base de ce mémoire, est le premier ouvrage français à apparaître marchant sur les traces de Nida, de Fédorov et de tous les autres pionniers qui ont réali-

[1]Edmond Cary, Compte rendu de Les belles infidèles, par Georges Mounin, dans Babel, septembre, 1955, p.33.

[2]Georges Mounin, Les belles infidèles (Paris: Cahiers du Sud, 1955), p.32.

sé dans leur oeuvre la conjonction entre linguistique et traduction.

Ecrivant, comme on voit, à une époque où l'on était toujours en train de s'assimiler toutes les théories récemment avancées par la linguistique générale, Mounin s'est trouvé devant une perspective d'un riche et varié amassage de faits. Bien qu'il ne propose pas dans cet ouvrage de nouvelles doctrines linguistiques, il fait ce qui se montre une contribution aussi importante,sinon plus pertinente à l'avancement des recherches dans le domaine de la traduction qu'aucune autre publication précédente. Ceci est dû principalement à la façon objective et empirique dont Mounin aborde son sujet. En examinant les théories de la linguistique générale, il les analyse pour voir ce qu'elles ont à offrir spécifiquement pour aider à résoudre certains problèmes théoriques rencontrés par tout traducteur. Dans ce livre, la traduction est "...vue à l'épreuve de la linguistique, et, /à son tour/, la linguistique est soumise à l'expérience de l'activité pratique de la traduction."[1]

[1]Dubois, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, p.25.

Deuxième Partie: Linguistique et traduction

Chapitre premier

Les rapports entre la traduction et la linguistique

William G. Moulton, dans son compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, décrit le travail du traducteur au moyen d'une comparaison très ingénieuse, qui trouve son ressort dans un domaine bien éloigné de la traduction, celui de l'aérodynamique! Il se rapporte à une affiche dépeignant un gros bourdon voltigeant gaiement dans l'air et où on lit dessous: "D'après toutes les lois de l'aérodynamique, le bourdon ne devrait pas pouvoir voler. Heureusement, le bourdon ne sait pas ceci, et il continue à voler quand même."[1] C'est dans une ignorance pareille, soutient Moulton, que la plupart des traducteurs poursuivent leur besogne, ignorance dans leur cas des théories linguistiques, en particulier, celles du structuralisme moderne, qui conclut que la traduction totale est théoriquement impossible.

En effet, c'est justement de ce problème que Mounin traite dans sa thèse. Plutôt que maintenir l'opposition alléguée entre les théories linguistiques et la pratique de la traduction, Mounin professe l'opinion que malgré cette perspective peu rassurante, il doit y avoir beaucoup que la linguistique peut offrir pour aider la tâche du traducteur; et donc, se met-il à l'analyse des problèmes traductionnels "à la lumière des acquisitions les moins contestées de la linguistique la plus récente."[2] "Dans

[1]William G. Moulton, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin, dans Romance Philology, février, 1967, p.339.

[2]Georges Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction, cité ci-après comme: Problèmes de la traduction (Paris: Editions Gallimard, 1963), p. 7.

un impressionnant monceau de documents, d'ouvrages de linguistique pure et de linguistique comparée aussi bien étrangers que français, il /trie, compte, classe/. Il /procède/ par catégories, /confronte/ points de départ et conclusions, et /trouve/ moyen d'être clair dans une démarche compliquée."[1] Le livre de Mounin se montre à la base une dialectique, qui s'achemine toujours vers une synthèse de matière par oppositions et par dépassement des oppositions.

Mounin présente la traduction comme un domaine méritant la considération des linguistes à cause de sa position très spéciale parmi les langues dites 'en contact'. Cet état résulte quand "deux ou plusieurs langues...sont employées alternativement par les mêmes personnes,"[2] le terme, 'bilinguisme', s'appliquant dans le cas ou deux langues seulement sont en jeu. Mounin considère la traduction comme "le cas limite" de bilinguisme, "celui, statistiquement très rare, où la résistance aux conséquences habituelles du bilinguisme est la plus consciente et la plus organisée; le cas où le locuteur bilingue lutte consciemment contre toute déviation de la norme linguistique, contre toute interférence..."[3] Aussi, ne s'intéresse-t-il pas, comme Weinreich, Martinet et Vogt, à l'étude de la traduction comme un moyen de débroussailler le jeu des structures dans ~~des~~ les langues, puisque, "considérée comme un contact de langues dans des cas de bilinguisme assez spéciaux, /elle/ n'offrirait sans doute au linguiste qu'une moisson maigre d'interférences, en regard de celle que

[1] *Ibid.*, p. ix.

[2] *Ibid.*, p. 3.

[3] *Ibid.*, p. 5.

peut apporter l'observation directe de n'importe quelle population bilingue."[1] Mais, ce que Mounin considère comme un abord beaucoup plus avantageux, c'est d'examiner les théories de la linguistique, "notamment la linguistique contemporaine, structurale et fonctionelle,"[2] pour voir ce qu'elles peuvent contribuer à une théorie de traduction.Mais, il fait la remarque que "si l'on accepte les thèses courantes sur la structure des lexiques, des morphologies et des syntaxes, on aboutit à professer que la traduction devrait être impossible."[3] Néanmoins, l'activité traduisante existe et continue en dépit des conclusions linguistiques, de même que le bourdon continue à voler en dépit des lois de l'aérodynamique. Donc, au lieu de mettre en cause, ou la possibilité de l'activité traduisante au nom de la linguistique ou la validité des théories linguistiques au nom de l'activité traduisante, Mounin se propose d'étudier objectivement ce que disent les linguistes et aussi, ce que font les traducteurs pour justifier leur métier.

Longtemps considérée comme un domaine 'sui generis', la traduction est restée "un secteur inexploré,voire ignoré." Bien qu'il existe depuis longtemps des cours de traduction et d'interprétation dans les grands centres intellectuels, il n'en est jamais sorti "ni une théorie de la traduction ni une étude des problèmes au moins que poserait cette théorie."[4] Et, chose plus étonnante, il n'a paru presque aucune mention de la

[1] Ibid., p. 7.

[2] Ibid., p. 7.

[3] Ibid., p. 8.

[4] Ibid., p. 11.

~~la~~ traduction, ni dans les traités linguistiques, ni dans les grandes encyclopédies. Les traducteurs eux-mêmes n'ont donné que "des impressions générales, des intuitions personnelles, des inventaires d'expériences et des recettes artisanales."[1] Il en résulte, donc, que tout ce qu'on possède relatif à la traduction, c'est un "empirisme", et rien de plus.

Cependant, pour des raisons qu'on a déjà citées ci-dessus, on vient de voir un changement d'attitude envers la traduction. Ce nouvel intérêt a mis le feu à un foisonnement de publications essayant de définir la vraie position de la traduction. Mounin fait mention des journaux périodiques, Babel et Mechanical Translation, qui "viennent de réclamer pour la traduction [le] statut d'objet distinct, ou de domaine distinct, d'étude scientifique."[2] En revanche, c'est l'opinion d'A. V. Fédorov et de Vinay et Darbelnet, auteurs de traités sur la traduction, qu'elle mérite incorporation dans la linguistique. Ils croient que "la traduction est une discipline exacte, possédant ses techniques et ses problèmes particuliers...Ce serait...faire un grand tort à la traduction que de la classer sans examen parmi les arts--un huitième art en quelque sorte. Ce faisant, on lui refuse une de ses qualités intrinsèques, son inscription normale dans le cadre de la linguistique; on écarte d'elle les techniques d'analyse actuellement à l'honneur en [linguistique]."[3]

Les contre-coups de cette proposition se sont manifestés immédi-

[1] Ibid., p. 12.

[2] Ibid., p. 12.

[3] J.P. Vinay et J. Darbelnet, Stylistique comparée du français et de l'anglais (Paris: Marcel Didier, 1958), p. 23.

atement, venant, non des linguistes, comme on peut s'y attendre, mais des traducteurs eux-mêmes. Ils trouvent leur porte-parole dans le personnage d'Edmond Cary, qui affirme que la traduction est un art 'sui generis', non une opération linguistique. Limitant sa vue de la linguistique à celle de la linguistique descriptive, il écrit que "le dénominateur commun linguistique ne reflète qu'une abstraction formelle, qui ne nous fait pas avancer d'un pas dans la réalité."[1]

Fédorov, moins ferme dans ses vues, ne prend pas l'excès tout à fait opposé, mais maintient que "la traduction est d'abord et toujours une opération linguistique; et que la linguistique est le dénominateur commun, la base de toutes les opérations de traduction."[2]

Cette position,qui ne consiste pas à voir la traduction comme une opération basée sur un seul aspect, est celle partagée aussi par Mounin. Il constate que, pour réaliser toute opération traductionnelle, il faut effectuer "une série d'analyses et d'opérations qui relèvent spécifiquement de la linguistique et que la science linguistique appliquée correctement peut éclairer plus et mieux que n'importe quel empirisme artisanal."[3] La traduction, insiste-il, est bien un art: mais, comme la médecine, c'est un art qui doit se baser solidement sur une science--celle de la linguistique.

[1]Mounin, Problèmes de la traduction, p. 15, citée de Cary, Théories soviétiques de la traduction, p. 186.

[2]Ibid., citée de Cary, Ouvr. cit., p. 187.

[3]Ibid., p. 16.

Troisième Partie: Les obstacles linguistiques

Chapitre deux

Problèmes de signification

Puisqu'il "part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique,"[1] le plus menaçant problème pour le traducteur se montre celui de la signification.

Les recherches de certains linguistes structuralistes et descriptivistes dans ce champ ont mis en cause la possibilité de saisir le sens d'un énoncé linguistique et, par conséquent, révoque en doute la légitimité de l'opération traduisante.

La vielle notion de la langue comme une nomenclature, notion originant surtout dans la Bible et le Cratyle, se voit abattue chez Ferdinand de Saussure. Cette conception, qui suppose qu'il y a un symbole, vocal ou graphique, correspondant à chaque idée ou chose, "laisse supposer que le lien qui unit un nom à une chose est une opération toute simple, ce qui est loin d'être vrai."[2] Bien que Saussure n'arrive pas à déterminer l'opération complexe qui rapporte le signifiant au signifié, il conçoit "la partie conceptuelle de la valeur [d'un terme comme] constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue."[3] En fin de compte, la valeur, c'est-à-dire, le sens

[1]Ibid., p. 21.

[2]Ibid., p. 22, citée de Saussure, Cours, p. 97.

[3]Ibid., p. 23, citée de Saussure, Ouvr. Cit. p. 162.

d'un terme est ce que les autres termes ne sont pas. Quoique cet ébranlement de la notion de langue-répertoire établisse que les mots d'une langue ne peuvent pas être mis en équation à ceux d'une autre langue, l'analyse saussurienne, dit Mounin,"n'entame pas la validité des opérations de traduction, parce que, fondée sur la psychologie classique, elle ne met vraiment nulle part en doute la nature universelle des concepts--quel qu'en soit le découpage en <u>valeurs</u>--qui reflètent l'expérience humaine universelle."[1] Tout au plus, la critique de Saussure donne des raisons pourquoi la traduction mot à mot n'a jamais marché avec succès.

D'autres linguistes, parmi eux, Bloomfield et Harris, en formulant une théorie de la linguistique qui exclut toute utilisation des significations, posent, à leur tour, un obstacle à la traduction.

Bloomfield, en tant que behaviouriste, considère que le sens d'un énoncé linguistique est "la situation dans laquelle le locuteur émet cet énoncé, ainsi que le comportement-réponse que cet énoncé tire de l'auditeur."[2] Donc, serait-on mené à la conclusion que la détermination de la signification d'un énoncé est inaccessible, puisque "l'étude des situations des locuteurs et des comportements-réponses des auditeurs est équivalente à la somme totale des connaissances humaines."[3] Aussi, la formulation de la définition de tout énoncé nécéssiterait-elle une connaissance complète de toute chose dans le monde, ce qui indique une négation

[1] <u>Ibid</u>., p. 26.

[2] <u>Ibid</u>., p. 27, citée de Bloomfield, <u>Language</u>, p. 139.

[3] <u>Ibid</u>., p. 28, citée de Bloomfield, Ouvr. cit., p. 74.

de la possibilité de toute traduction.

Si absolu que puisse sembler la théorie de Bloomfield, elle ne laisse pas le traducteur tout à fait désespéré. Bloomfield, lui-même, avoue que, le fait que la connaissance humaine avance toujours en s'élargissant, ce n'est qu'au temps présent que la compréhension du sens est hors de la portée. Mounin justifie l'activité traduisante en recourant au postulat épistémologique de Bloomfield, qui juge que, "comme nous n'avons pas de moyens de définir la plupart des significations, ni de démontrer leur constance, nous devons adopter comme postulat de toute étude linguistique, ce caractère de spécificité et de stabilité de chaque forme linguistique, exactement comme nous les postulons dans nos rapports quotidiens avec les autres hommes."[1] Cette relativité de la signification dans sa constance et dans sa spécificité pour tout énoncé linguistique,forme la base, selon Mounin, de la possibilité de traduire.

L'analyse du sens faite par l'école distributionnelle, trouve sa formulation mieux présentée chez Z. S. Harris. Son point de départ figure dans l'analyse d'un texte. Ce procédé vise à isoler tous les éléments formels en examinant les corrélations qui existent entre les énoncés d'une langue. "Toute la langue du 'corpus' en question, théoriquement, se trouverait décrite par l'inventaire de toutes les distributions de tous les éléments isolés, les uns par rapport aux autres."[2]

Selon Martinet, un tel système, essayant d'opérer sans nul recours au sens, ne peut décrire, ni exhaustivement ni à coup sûr, les

[1] Ibid., p.30, citée de Bloomfield, Ouv. cit., p.144.

[2] Ibid., p.31.

structures d'une langue. Sans utilisation du sens, on serait mené parfois à dégager de fausses corrélations et à l'impossibilité de distinguer les fonctions diverses d'un élément dans une série distributionnelle déterminée.

De telles critiques de l'analyse distributionnelle ont donc conduit Harris à prendre le sens en considération "au moins comme une source d'indices."[1] Mais, il minimise ce recours à la signification, disant "qu'il n'est nullement besoin d'une formulation détaillée et complète de la signification d'un élément, et encore moins de ce que le locuteur entendait signifier quand il l'a énoncé. Tout ce qui est nécessaire, c'est que nous trouvions une différence régulière entre deux ensembles de situations."[2] Mounin, regardant le travail des distributionalistes dans la lumière d'une théorie de la traduction, juge que la valeur de cette analyse réside en le fait que, bien que les distributionalistes se soient mis au début à la formulation d'une théorie linguistique sans tenir compte de la sémantique, ils ont fini, à cause des raisons pratiques, par la réintroduire comme une partie essentielle.

Une autre théorie que Mounin examine à propos de la sémantique est celle avancée par Hjelmslev, un structuraliste de l'Ecole de Copenhague.

Hjelmslev conçoit le langage comme composé de deux substances, celle de l'expression, c'est-à-dire, la partie physique et matérielle des sons, et celle du contenu, c'est-à-dire, la partie sémantique. Selon

[1]Ibid., p. 32, citée de Harris, Methods, p. 365.

[2]Ibid., p. 33, citée de Harris, Ouvr. cit., p. 187.

lui, cette dernière, étant par elle-même avant d'être formée, une masse amorphe, échappe à toute analyse, et, par là, à toute connaissance."[1] La substance, qu'elle soit sur le plan de l'expression ou sur le plan du contenu, "ne saurait être objet d'examen qu'une fois effectuée la description de la forme linguistique."[2]

Ainsi, conclut Mounin, ce n'est que pour des raisons de méthode que l'analyse hjelmslévienne évite la notion de signification. Comme Saussure, comme Bloomfield et comme Harris, Hjelmslev "essaie de mettre la connaissance du sens au-delà du point d'arrivée de la linguistique descriptive, au lieu de la mettre (sans le dire) au point de départ."[3] Leurs études sont orientées à la formulation éventuelle d'une méthode pour déterminer le sens. Pour le moment, le travail de tous quatre linguistes trouve sa fondation dans le postulat de Bloomfield: "l'existence d'une signification relativement spécifique et relativement stable (dans certaines limites chaque jour mieux connues), pour chaque énoncé linguistique distinct."[4]

[1] Ibid., p. 37, citée de Martinet, Au sujet des Fondaments de la téorie linguistique de Louis Hjelmslev, p. 31.

[2] Ibid., p. 38, citée de Martinet, Ouvr. cit., p. 31.

[3] Ibid.

[4] Ibid., p. 39.

Chapitre trois

Problèmes de "visions du monde" différentes

Un autre aspect à propos de la notion du sens que la linguistique contemporaine a bouleversé, c'est la vue traditionnelle de l'universalité de l'expérience humaine.

C'était Wilhem von Humboldt qui a lancé la nouvelle hypothèse, qui regarde "tout système linguistique [comme renfermant] une analyse du monde extérieur qui lui est propre et qui diffère de celle d'autres langues..."[1] Cette position, longtemps négligée, trouve une grande place dans la linguistique structuraliste.

Jost Trier reprend les thèses de Humboldt, disant que "les éléments de réalité du langage dans une langue donnée ne reviennent jamais tout à fait sous la même forme dans une autre langue, et ne sont pas, non plus, une copie directe de la réalité. Ils sont, au contraire, la réalisation linguistique et conceptuelle d'une vue de la réalité qui procède d'une matrice structurelle unique mais définie, qui continuellement compare et oppose, relie et distingue les données de la réalité."[2] Louis Hjelmslev partage aussi la vue de Trier, professant que, puisque le sens d'un énoncé linguistique ressort de son rapport avec les institutions

[1] Ibid., p.43, citée d'Ullmann, S., Précis, p. 300.

[2] Ibid., p.44-45, citée de Trier, "Das sprachliche Feld", dans Neue Jahrbücher für Wissenshaft u. Bildung, pp. 428-449.

sociales dans une civilisation donnée, il ne se peut que la même chose physique possède la même signification dans des sociétés diverses.

Mais, c'est sans doute l'hypothèse de B. L. Whorf, aussi appelée l'hypothèse de Sapir-Whorf, qui reformule le plus rigoureusement les vues humboldtiennes. Selon lui, "le langage est avant tout une classification et une réorganisation opérées sur le flux ininterrompu de l'expérience sensible, classification et réorganisation, qui ont pour résultat une ordonnance particulière du monde..."[1] Justifiant ses idées au moyen des analyses détaillées sur des langues amérindiennes, l'hypothèse de Whorf est devenue le traité principal dans ce domaine.

Cette thèse nie avec beaucoup plus de force la possibilité de traduire, puisqu'elle affirme que l'on ne peut jamais être sûr de rendre le sens d'un énoncé linguistique de la langue-source dans la langue-cible, de telle manière qu'il exprime le point de vue propre à cette langue-ci.

Mounin présente des preuves générales à l'appui de la thèse humboldtienne, tirées des analyses de Harris. Ce dernier fournit trois raisons pour démontrer que des langues différentes ne réflètent pas la même structure de l'univers.

Premièrement, il avance le fait qu'une même situation invariable est exprimée de façons différentes dans des langues différentes. Pour le traducteur, ceci pose le problème de déterminer si une structure linguistique traduit complètement une autre dans une langue étrangère. Deuxièmement, il affirme "qu'un même individu dont l'expérience du monde s'accroît et change au cours des années, garde sensiblement le même langage."[2]

[1] Ibid., p. 46, citée de Whorf, Language, p. 55.

[2] Ibid., p. 56, citée de Harris, Distributional Structure, p. 151.

ce qui montre bien qu'il n'existe pas de relation nette entre notre pensée et la structure de notre langue. Enfin, Harris suggère qu'il se passe parfois, qu'un individu ne peut pas arriver à s'exprimer dans sa propre langue. Ce fait prouve aussi "que la structure du langage ne se conforme pas nécessairement à la structure de l'expérience subjective, du monde subjective des significations."[1]

Mounin avoue qu'il n'y a pas de moyen de contester ces thèses sur les langues commes visions du monde, thèses qui sont acceptées en soi dans tout traité de la linguistique générale. Selon lui, "les problèmes théoriques de la traduction ne peuvent être compris, et peut-être résolus, que si l'on accepte--au lieu de les éluder, de les nier, voire de les ignorer--ces faits apparemment destructeurs de toute possibilité de traduire."[2]

[1] _Ibid._, p. 57, citée de Harris, Ouvr. cit., p. 151.

[2] _Ibid._, p. 58.

Chapitre quatre

Problèmes de civilisations multiples

Une troisième obstacle à la traduction vient de la linguistique externe. Cette fois, c'est en recourant à l'ethnologie que la linguistique admet l'existence d'une multiplicité de civilisations, chacune constituant un monde réel différent. Puisque tous ces mondes hétérogènes ont leur propre langue par laquelle ils expriment les expériences de leur "monde", le problème pour la linguistique, et aussi pour le traducteur, c'est de déterminer si, oui ou non, on peut passer d'une culture à une autre au moyen du langage.

Beaucoup de travaux traitent de cette question, parmi eux, ceux de Korzybski, de Trager, de Whorf et de Vinay et Darbelnet. Mais, c'est chez Eugene Nida que l'on trouve peut-être la meilleure analyse de ce problème.

Selon Nida, il existe cinq domaines où le traducteur peut heurter contre des obstacles en cherchant des équivalences entre une civilisation et une autre. Ce sont: l'écologie, la culture matérielle, la culture sociale, la culture religieuse et la culture linguistique.

Quant à l'écologie, Nida montre que, toute fois que l'on passe d'une zone géographique à une autre, on se trouve en face de particularités écologiques tout à fait différentes. Par conséquent, il arrive parfois, en traduisant dans une langue dont les utilisateurs ne connaissent pas certaines caractéristiques géographiques décrites dans la langue de

départ, que l'équation des divers mondes d'expérience prouve impossible.

La culture matérielle présente bien des exemples de la difficulté qui se présente dans le passage d'un monde ethnographique à un autre. A cause des technologies différentes existant dans des civilisations diverses ou même dans des étapes différentes de la même civilisation, il y a beaucoup d'objets matériels dont une correspondance ne se trouve pas dans une autre culture. Donc, un tas de pièges pour le traducteur, ressortissant du fait que les choses ne sont pas les mêmes dans les vies matérielles de civilisations différentes.

En ce qui concerne la culture sociale, les problèmes s'élèvent surtout de la difficulté, voire l'impossibilité parfois de traduire, dans une langue, des relations familiales et sociales qui existent dans une culture dont une autre langue est l'expression.

Dans le domaine de la culture religieuse, Nida offre beaucoup de cas où la religion d'une civilisation diffère à un tel point d'une autre civilisation, que leur mise en équation pose un obstacle parfois insurmontable au traducteur.

Cette existence, dit Mounin, de civilisations multiples, chacune renfermant en soi un monde bien distinct, est un fait qu'on ne peut pas constater, et la réalisation que ces mondes ne sont que dans une certaine mesure pénétrables les uns pour les autres, aggrave la tâche du traducteur.

Quatrième Partie: Lexique et traduction

Chapitre cinq

La structure du lexique

Le point de départ dans ce domaine du lexique se trouve dans les recherches visées à remplacer la notion traditionnelle du lexique comme une nomenclature de mots, par celle du lexique comme une structure, afin d'arriver à une conception plus claire à propos de la détermination du sens des énoncés linguistiques.

La première notion traitée par Mounin concernant cette tentative d'organiser le lexique est celle du 'champ sémantique'. Cette idée, créée par Jost Trier, voit la langue comme constituée par tant de champs sémantiques, chacun composé d'un ensemble de mots qui renferme un domaine particulier de l'expérience humaine. On pourrait dire qu'un champ sémantique est l'ensemble de deux champs--le champ conceptuel et le champ lexical, celui-ci étant la réalisation linguistique de celui-là. Par cette notion de champ sémantique, chaque terme est vu comme une "maille" qui fait partie d'un"filet linguistique" et qui trouve une signification par son opposition avec tous les autres constituants du "filet".

De ce qu'on a vu à propos des visions du monde différentes et des civilisations multiples, il est vraisemblable que chaque langue possède son propre ensemble de champs sémantiques. Reprenant le symbole du filet, ceci veut dire que toute langue forme une maille complètement

différente de toutes les autres langues. On est mené donc à la conclusion que "la coïncidence traductionnelle exacte de deux éléments d'un même champ sémantique, dans deux langues différentes, est presque toujours impossible."[1]

Cette tentative de structurer le lexique, bien qu'elle s'impose dans la linguistique actuelle avec une force considérable, n'en est pas encore devenue une théorie fixe comme celles de la phonologie ou de la morphologie. Plusieurs critiques sont venues à mettre en doute la notion de champ sémantique. Mounin cite premièrement les critiques adressées surtout à certains linguistes allemands, comme Weisgerber, Ipsen et Jolles, que l'on a accusés d'utiliser cette notion de champ sémantique d'une manière philosophique, afin d'établir et de fortifier un nationalisme germanique. Comme un exemple de cette méthode allemande, Mounin cite la conclusion qu'en tire Ipsen: "La langue est l'esprit véritable de la communauté se déployant en monde, et se rencontrant , se reconnaissant comme monde; la communauté est le Nous, qui prend conscience de lui-même dans la langue et se communique en elle."[2] Néanmoins, quoiqu'on puisse critiquer les buts auxquels ces linguistes ont dirigé leur travail, la validité de la notion reste intacte.

Une autre critique, venant de la linguistique structuraliste, affirme que le lexique, ayant un caractère beaucoup moins précis que la phonologie ou la morphologie, ne peut que dans une certaine mesure révéler l'existence d'une structure ordonnée. A part quelques domaines,

[1] Ibid., pp. 78-79.

[2] Ibid., p. 79, citée de W. v. Wartburg, Problèmes et méthodes, p. 175.

tels que celui de la parenté, des numéraux et des couleurs, le lexique reste en majeure partie inadaptable à un système. On conclut qu'il existe des relations entre les termes du lexique, mais qu'elles sont d'un ordre "non-coordonné ".

Un autre essai entrepris pour structurer le lexique se trouve chez Cantineau et chez Prieto. Leur point de départ est de voir si les méthodes utilisées par Troubetzkoy dans la structuration des phonèmes peuvent être appliquées au lexique.

Cantineau base son étude dans la notion d'"opposition significative", dont le lexique révèle trois types. Premièrement, on distingue des "oppositions privatives", où "le signifiant d'un des termes est caractérisé par la présence d'un élément significatif (ou marque formelle) qui manque au signifiant de l'autre." Par exemple, parle et parlons. Deuxièmement, il y a des "oppositions significatives équipollentes", "dont les signifiants des deux termes sont équivalents, c'est-à-dire, caractérisés tous les deux de façon positive, et ne comportent, ni l'absence ni la présence d'une marque formelle." Par exemple, oie et jars. Enfin, il est des "oppositions significatives proportionnelles", où "le rapport formel et sémantique existant entre ces termes se retrouve entre les termes d'au moins une autre opposition significative de la même langue."[1] Par exemple, nous parlons:vous parlez::nous chantons:vous chantez, représente une opposition de ce genre. Toutes les oppositions qui ne sont pas proportionnelles, Cantineau désigne comme "isolées", par exemple, cheval: jument.

Suivant ce raisonnement, Cantineau reconnaît une structure séman-

[1] Ibid., p. 82, citée de Cantineau, Les oppositions significatives, pp.16-31.

tique, soit dans la morphophonologie (structures des signifiés du genre meuvent:mouvons; helfen:hilf; Land:Länder), soit dans les oppositions proportionnelles de nature grammaticale (vend:vendra; neuf:neuve, etc.), soit dans les oppositions proportionnelles d'ordre lexical , où un affixe sert à distinguer les termes (chat:chaton; vendre:revendre).

Prieto fait une analyse semblable, mais au lieu de limiter les oppositions proportionnelles au niveau du mot, il les étend aux syntagmes, soit des syntagmes grammaticaux (ex. le garçon:un garçon; la fille:une fille), soit des syntagmes lexicaux (ex. la table:la grande table:le chien: le petit chien).

Si logique que puisse sembler l'analyse de Cantineau, il existe, néanmoins, une faille dans sa construction qui se trouve au niveau des oppositions significatives privatives, où il n'existe pas de marque formelle pour distinguer les termes, et marque formelle, chez Cantineau, a foncièrement le sens de marque morphologique. Toute fois qu'il s'agit d'oppositions isolées, c'est-à-dire, de celles qui ne possèdent pas de marque morphologique, Cantineau ne trouve aucun sens structural proprement linguistique. Suivant son analyse, il n'y a pas de moyen linguistique de montrer l'existence d'une opposition significative proportionnelle entre des termes comme oie et jars qui soit plus légitime que celle qui ne puisse exister entre des termes tels que oie et maintenant.

Mais, c'est justement à ce niveau d'oppositions lexicales isolées que doit commencer une recherche de structures sémantiques. Tout ce que l'étude de Cantineau réussit à faire, c'est de "retrouver des structures déjà bien connues: celles de la morphologie, et celles qui lient les signes arbitraires /du type pomme/ aux signes que, de Saussure

à Ullmann on appelle "relativement arbitraires" ou "relativement motivés" [du type: pommeau, pommier, pommeraie, etc...]".[1] Prieto s'est rendu compte plus tard que "l'analyse des signes de la langue...doit aboutir à des signes non-analysables, que nous appellerons signes minima."[2]

Le lexique donc, bien que certaines parties en puissent être structurées par des oppositions du type saussurien ou pragois, ne conforme pas tout à fait aux règles qui structurent la phonologie et la morphologie. André Martinet montre bien les raisons pour ce caractère si différent du lexique. Il propose que la langue se constitue de deux types d'éléments: ceux qui appartiennent aux "inventaires limités", de "listes fermées" et ceux qui appartiennent aux "inventaires illimités", de "listes ouvertes". Aussi, il désigne comme 'monèmes', "les unités significatives successives minima" des énoncés linguistiques (ex. ici constitue un seul monème, tandis que jouons contient deux monèmes, jou et ons)."La liste des monèmes d'une langue [donc], est en fait une liste ouverte, écrit-il, [alors que] la liste des phonèmes d'une langue est, elle, une liste fermée (comme l'est aussi la liste des éléments grammaticaux)."[3] La raison fondamentale pourquoi on ne peut pas se servir des méthodes phonologiques pour isoler les monèmes, réside dans le fait que l'opposition qui fournit la distinction entre deux phonèmes vient de l'incompatibilité de ces deux phomèmes dans un point de l'énoncé, tandis que l'opposition qui permet de distinguer deux monèmes ne se trouve que dans un énoncé déterminé.

[1] Ibid., p. 86.

[2] Ibid., citée de Prieto, Signe articulé , p. 141.

[3] Ibid., p. 90, citée de Martinet, Eléments, p.117.

A ces conclusions de Martinet, qui expliquent la difficulté d'une structuration du lexique, Mounin rejoint l'idée de "visions du monde" différentes. Peut-être la raison fondamentale, dit-il, pourquoi le lexique résiste à une structure se trouve dans le fait que "la plupart du temps, la structure d'un même champ sémantique dans une seule langue, et 'a fortiori' dans deux langues données n'est pas déterminée d'un point de vue unique...mais, au contraire, à partir de points de vue différents qui se chevauchent, ou laissent des lacunes."[1]

Malgré les limites que ces résultats posent à une théorie de la traduction, Mounin estime que la pratique de la traduction s'étant exercée avant la formulation de ces notions linguistiques à propos de la structure du lexique, n'a rien à redouter à propos de sa légitimité. Tout au contraire, puisque le sens forme la base de toute opération traductionnelle, chacune de ces théories sur la notion de signification ne peut que mener le traducteur à une compréhension plus profonde de la sémantique.

Compte tenu de ce fait, Mounin propose ensuite l'examen d'une autre hypothèse, visant à la structuration du lexique, cette fois en opérant sur des unités linguistiques plus petites que le monème ou le mot.

[1]*Ibid.*, p. 92.

Chapitre six

La recherche des unités sémantiques minima: Luis J. Prieto

Cette hypothèse, qui essaie de structurer le lexique à partir d'unités plus petites que le mot, est fondée sur la conception du signe linguistique. On considère que tout signe est construit de "non-signes" ou de "figures", qui n'ont pas de sens en eux-mêmes. Les phonèmes sont classés comme de telles "figures". Ils n'ont pas de signification, mais le signe qui en est formé en a une qui survient du contexte dans lequel il se trouve.

Suivant ce raisonnement, Hjelmslev suggère que, de même qu'il existe pour chaque énoncé linguistique deux articulations sur le plan de l'expression (une première en unités signifiantes successives minima, ou en mots; la seconde en unités non-signifiantes successives minima, c'est-à-dire en "figures", pareilles aux phonèmes de Troubetzkoy), de même il existe deux articulations sur le plan du contenu (la première en unités signifiées successives minima formelles, la deuxième en figures, ou "non-signes", unités dont la fonction est semblable à celle des phonèmes sur le plan de l'expression.[1]

C'est Luis J. Prieto qui, reprenant les recherches de Hjelmslev, propose de vérifier l'existence de ces "figures" du contenu et de les décrire. Essayant d'appliquer les mêmes processus de commutation utilisés

[1] _Ibid._, p. 96, citée de Hjelmslev, _Prolegomena_, pp. 28, 29, 35, 41, 42, 45.

pour dégager les phonèmes, il introduit le concept de "traits pertinents de signification" pour désigner les "figures du contenu", analogues aux phonèmes sur le plan de l'expression. Pour illustrer sa méthode, Prieto donne l'exemple suivant: "...Le mot latin vir, offre les deux traits homo et masculus; par la commutation du trait masculus, on obtiendrait le terme mulier: celle du trait homo donnerait equus, par exemple."[1]

Quoique ce type d'analyse semble justifié, il rencontre néanmoins quelques réserves, formulées surtout chez Martinet. Son objection principale en est que les "figures" ou les "traits pertinents" que l'on dégage par cette méthode restent enfin des "signes", qui ont à leur tour une expression. Une autre réserve de Martinet est visée à la considération de l'analyse du contenu comme parallèle à l'analyse phonologique. Selon Martinet, le fait que la phonologie constitue une liste fermée et la sémantique une liste ouverte, nie la légitimité de formuler un tel parallélisme au moyen d'une analyse linguistique formelle. Il dit que "les tentatives pour pousser un peu plus loin le parallélisme se heurtent vite à la complexité bien supérieure des unités à deux faces et à l'impossibilité où l'on se trouve d'en clore jamais la liste."[2] Une troisième critique suggère que, s'il y a en effet des structures dans la sémantique, elles doivent être étudiées sans recours au langage, puisqu'elles ont leur origine dans les structures non-arbitraires de l'expérience du monde. Martinet considère qu'une méthode possible pour une telle analyse peut trouver sa fondation dans le point de vue bloomfieldien où le sens

[1] Ibid., p. 100, citée de Prieto, Figuras, p. 245.

[2] Ibid., p. 105, citée de Martinet, Arbitraire linguistique, p. 107.

d'un énoncé est constitué par la réaction qui en est produite chez l'auditeur.

En dépit de toutes les critiques qu'on a lancées aux recherches de Prieto, il faut souligner l'apport de son effort. La conclusion en est qu'il existe en effet des "traits pertinents de signification" plus petits que le signe linguistique. Si les unités que Prieto a dégagées sont toujours des signes, cela n'importe pas. Ce qui importe, c'est qu'il a prouvé que la sémantique possède la possibilité d'une structuration , quoi qu'elle soit.

Chapitre sept

La recherche des unités sémantiques minima: Jean-Claude Gardin

Une autre tentative de structurer le contenu sémantique se voit dans les recherches de Jean-Claude Gardin. Pour faire son analyse, Gardin se propose d'utiliser un moyen indépendant du langage, moyen qui trouve sa base dans les "noms mécanographiques". Par ce procédé, la signification de chaque objet (Gardin se limite à la classification d'un inventaire d'objets archéologiques) est constituée par un code de symboles indiquant la présence ou l'absence de tous les "traits distinctifs" qui puissent décrire un objet d'un type particulier. Donc, avant de faire ce codage,faut-il rédiger une liste exhaustive de tous ces traits distinctifs, de laquelle on choisirait ceux qui définiraient un objet quelconque. Ainsi, un symbole mécanographique est à la fois, sous la même forme graphique, et le signifiant et le signifié d'un certain objet. Tous les traits distinctifs qui constituent un nom mécanographique ne sont pas par conséquent arbitraires comme sont les phonèmes parce que "leur analyse formelle nous renseigne sur le contenu sémantique de chaque "unité plus petit" qui les compose; ainsi que, par addition... sur le contenu sémantique du signe entier."[1] Par contre, le rapport entre les phonèmes qui constituent un signe est tout à fait arbitraire.

Mounin ne regarde pas le classement de Gardin comme fondé sur des critères linguistiques mais plutôt, sur des critères logiques, puis-

[1] Ibid., p. 119, citée de Gardin, Four Codes, p.153.

que le système de signifiées est construit suivant le même modèle que, par exemple, les numéros de téléphone ou les numéros de la Classification Décimale de Dewey. Ces systèmes sémantiques artificiels sont construits 'a posteriori' sur des fichiers de signifiées pertinents seulement pour le domaine particulier qui les emploie. Et dans le cas de Gardin, c'est le besoin de faire une documentation d'outils de métals et de poterie de l'âge de bronze.

Néanmoins, comme Prieto, Gardin réussit à construire un système de contenus en se servant d'unités plus petites que les signes elles-mêmes, bien que ces signes tombent, elles aussi, sous l'objection de Martinet comme restant en fin de compte des "signes".

Un dernier exemple d'un essai de structurer le contenu se trouve chez Sörensen. Ce qu'il propose, c'est de décrire sémantiquement un signe au moyen d'autres signes qu'il appelle des "primitifs", qui sont irréductibles en unités plus simples et dont le nombre dans une langue est "restreint". Selon cette méthode, un terme comme père est analysé comme la résultante des termes primitifs (ancêtre premier degré mâle, etc...). Mais, les primitifs de Sörensen, comme les figures de Hjelmslev, les traits pertinents de Prieto et les traits distinctifs de Gardin, sont en fin de compte aussi des"signes."

Après avoir examiné toutes ces tentatives visées à une structuration du contenu, on voit qu'elles arrivent toutes au même résultat--la constitution d'une définition comme moyen de décrire le contenu d'un signe. Compte tenu de cette conclusion, Mounin propose que "l'analyse qui permettra probablement de constituer (peut-être dans certains domaines seuls) une sémantique structurale--un système de signifiés--

n'est pas une analyse linguistique formelle des signifiés: c'est une analyse (est-elle encore linguistique?) des définitions des signifiés."[1]

[1]*Ibid.*, p. 124.

Chapitre huit

La recherche des unités sémantiques minima: définitions, terminologies, terminologies normalisées

La considération de la définition comme objet d'étude linguistique se manifeste depuis un quart de siècle. Un des premiers personnages qui aient poussé à la reconnaissance des définitions comme des éléments linguistiques, c'est Eugen Wüster. S'occupant principalement des langages techniques, il pose comme base de toute normalisation d'un vocabulaire scientifique ce fait que "les définitions doivent être traitées avant les termes."[1] Il croit que la définition est la plus propre à différencier entre les signifiés des termes. Cependant, Wüster, et aussi Jumpelt et Lang, reconnaissent la difficulté de limiter l'étude de la définition au niveau de la linguistique seule. Selon eux, il est impossible pour la linguistique de formuler des définitions avant que les termes ne soient groupés dans des domaines définis. La solution de ce problème, croient-ils, se trouve dans l'application de la démarche de la logique contemporaine lorsqu'elle construit des systèmes de notions apparentées.

On pourrait dire que ce nouvel intérêt dans le rapport entre la linguistique et la logique rappelle les anciennes tentatives de Descartes, de Dalgarno, de Wilkins et de Leibniz de formuler des langues philosophiques universelles, de "dénombrer toutes les pensées des hommes

[1] Ibid., p. 127, citée de Wüster, La normalisation du langage technique, p. 46.

et de les mettre par ordre."[1] Or, on sait bien que ces projets ont échoué, premièrement parce qu'ils ont essayé de voir un parallélisme entre la grammaire et la logique et deuxièmement, parce qu'ils sont partis tous, sauf Descartes, de l'idée que le nombre de concepts était fixe. Alors, on peut se demander en quoi consiste cette nouvelle légitimité des relations entre logique et langage. La réponse,dit Mounin, se trouve dans le domaine de la sémantique, "la partie de la langue où l'on passe...des structures linguistiques fermées, aux structures toujours ouvertes de l'expérience du monde."[2]

C'est par des progrès qui se sont faits dans la logique depuis le temps de Lulle qu'on est arrivé aujourd'hui à la possibilité de formuler une vraie théorie des classifications et en conséquence, de structurer certaines parties du lexique. D'après les manières diverses de classification du lexique, on peut distinguer plusieurs espèces de définitions.Premièrement, il y a des définitions "exhaustives", qui proposent de décrire tous les caractères d'un terme. Puis, il existe des définitions "signalétiques", qui ne comportent que le minimum de caractères nécessaires pour distinguer un terme d'un autre. Troisièmement, on peut appeler "génétiques", ces définitions qui décrivent par la méthode de cause à effet, ce que c'est qu'un terme. Enfin, il y a des définitions "descriptives", qui ont pour but de décrire des caractères distinctifs, sans prendre en considération leur structuration génétique.

Quoiqu'on ait démontré que certaines régions du lexique peuvent conformer à une structuration suivant la méthode logique de définitions,

[1] Ibid., p. 131, citée de Descartes, Oeuvres complètes, p. 81.

[2] Ibid., p. 138.

il faut admettre que pour une structuration totale du lexique, les définitions doivent être fermées, c'est-à-dire, elles doivent comporter tous les traits descriptifs pour chaque terme. S'il en est ainsi, les seuls domaines où l'on puisse satisfaire cette exigence, ce sont ceux des terminologies techniques et scientifiques, par exemple, la physique nucléaire. Car, au niveau du langage ordinaire, les descriptions des termes ne peuvent jamais être exhaustives, et ce qui plus est, il existe à ce niveau, certaines valeurs linguistiques spéciales, dites connotations, qui augmentent la difficulté de préciser le sens d'un terme.

Chapitre dix

Lexique, connotation et traduction

Le mot connotation comme le mot dénotation, viennent de figurer dans la terminologie de la linguistique.

La description de leur usage moderne se trouve dans la logique de Stuart Mill. Il considère que la dénotation d'un terme, c'est "l'extension du concept, c'est-à-dire, l'ensemble des objets dont ce concept est l'attribut."[1] La connotation chez lui, est "la compréhension du concept, c'est-à-dire, l'ensemble des caractères appartenant à ce concept."[2] Il distingue alors quatre types de compréhension. Premièrement, il y a une compréhension totale, qui comporte tous les caractères du terme; puis, il y a une compréhension décisoire, qui ne comprend qu'un nombre suffisant de caractères pour distinguer un terme d'un autre; troisièmement, il existe une compréhension implicite, où les caractères résultent au moyen d'une déduction des explicites; enfin, la compréhension subjective qui comporte tous les caractères par lesquels un terme est évoqué dans l'esprit. C'est cette compréhension subjective dans son aspect le plus étendu que Mill désigne pour la plupart du temps comme connotation.

La première mention de "connotation" dans un traité proprement linguistique se trouve dans le Language de Bloomfield. Pour lui, les con-

[1]Ibid., p. 144.

[2]Ibid.

notations sont des "valeurs supplémentaires"[1] ou subjectives, qui s'attachent à la dénotation, c'est-à-dire, "la définition objective" d'un terme.

Cette distinction entre les deux parties du signifiée se fait chez plusieurs autres linguistes, bien qu'ils ne se servent pas de la terminologie bloomfieldienne. Ogden et Richards désignent les deux aspects de la signification comme "référentiels" (dénotatifs) et "émotifs." Pollock les appelle "referentiels" et "évocatifs". Feigl les nomme "informationnels" et "non-cognitifs". Stevensen désigne les deux parties comme "cognitives" et "dynamiques."[2]

Le terme "dénotation" est actuellement employé, et par les logiciens et par les linguistes de façon pareille. Il indique fondamentalement la relation saussurienne entre le "signifiant" et le "signifié ". Colin Cherry défine dénotation comme "la relation non-causale établie par convention entre un signe et son référent, spécialement lorsque ce dernier est une chose, un fait, une propriété physiques"[3] G. A. Miller, quoiqu'il ne se serve pas du mot dénotation, mais au lieu de cela, "définition en extension", considère le concept d'une manière semblable. Selon lui, la "définition en extension", est l'association arbitraire entre les "symboles" et les "objets" représentés par les symboles. Charles Morris écrit que "le signe dénote le dénotatum",où dénotatum veut dire la réa-

[1]Ibid., p. 145, citée de Bloomfield, Language, p. 151.

[2]Ibid., p. 147.

[3]Ibid., p. 149, citée de Cherry, Appendice, 303.

lité non-linguistique associée au signe. Hjelmslev considère la dénotation comme la relation entre le plan de l'expression et le plan du contenu. Enfin, Sörensen a la même idée quand il désigne "dénotation" comme "la relation fondamentale entre notre monde extra-linguistique et notre monde linguistique."[1]

Quand il s'agit, par contre, de "connotation", on ne trouve pas le même accord entre la linguistique et la logique sur l'emploi de ce terme. Rulon S. Wells, commentant les recherches de Russel, dit que "la connotation, comme les logiciens la comprennent, est quelque chose d'objectif, et non quelque chose de subjectif."[2] C'est-à-dire, ils la considèrent dans un sens technique. Ceci est dû principalement à l'importance de la condition d'existence dans leurs analyses. Ils mettent en valeur la distinction entre "les signes qui dénotent une réalité vérifiable (ex. chien) d'avec les signes qui ne dénotent pas (ex. licorne, sirène)."[3] Donc, selon eux, les signes qui ne dénotent pas n'ont pas de connotations. Chez les linguistes, cependent, on ne s'occupe pas de cette distinction logique entre signes qui dénotent et signes qui ne dénotent pas. Ils les traitent tous de la même façon.

La notion bloomfieldienne est prise comme centrale dans tout traitement de connotation dans le domaine de la linguistique. Joshua Whatmough regarde la connotation dans le même sens subjectif que Bloomfield quand il dit: "Il faut prendre en considération la différence

[1] Ibid., p. 149, citée de Sörensen, Word classes, p. 12.

[2] Ibid., p.150, citée de Wells, Meaning and use, p. 238.

[3] Ibid., p. 151.

entre connotation et dénotation et c'est par les connotations que le discours esthétique est concerné."[1] E. A. Nida, H. F. Muller et E. Delavenay en partagent la même vue.

Depuis le temps de Bloomfield, certaines études linguistiques ont néanmoins approfondi la notion de connotation et par suite ont posé quelques difficultés à propos de son usage. La première est de savoir si, oui ou non, les connotations font partie de la signification. On remarque que, bien que Bloomfield parle de "signification dénotative", nulle part n'écrit-il l'expression "signification connotative" en tant que telle, mais réfère à des connotations seulement comme des "valeurs supplémentaires" dans la signification. Mais, ce problème semble se résoudre si l'on examine de nouveau la signification d'un énoncé chez Bloomfield, qui la décrit comme "le contenu total de la situation dans laquelle un locuteur l'énonce et l'auditeur y répond par son comportement."[2] S'il en est ainsi, alors, les connotations qui sont reconnues comme les valeurs affectives des mots ne peuvent que figurer dans la signification d'un énoncé.

Un autre problème à propos de l'emploi du terme <u>connotation</u> ressort de la logique, précisément du pragmatisme, dans la mesure où il traite des relations entre les utilisateurs des signes et les signes eux-mêmes. Le pragmatisme distingue trois sortes de relations entre les utilisateurs des signes et des signes eux-mêmes: "soit des relations exclusives entre le locuteur et le signe, soit des relations exclusives entre l'auditeur et le signe; soit des relations communes au locuteur et

[1] <u>Ibid.</u>, p.152, citée de Whatmough, <u>Language</u>, p. 101.

[2] <u>Ibid.</u>, p.157.

à l'auditeur avec le signe."[1] Conforme à ces trois relations, il y a trois sortes de connotations dont l'emmêlement mène à des difficultés de compréhension de la notion de connotation. Premièrement, il y a des connotations qui sont "l'expression de l'attitude affective du locuteur envers les signifiées de l'énoncé, que l'auditeur enregistre comme des informations sur le locuteur, sans partager pour autant l'attitude affective de celui-ci."[2] Deuxièmement, il existe des connotations qui sont "l'expression de l'attitude affective de l'auditeur seul envers les énoncés du locuteur qui formulent des jugements de valeur de l'auditeur sur l'énoncé du locuteur, indépendamment de celui-ci, qui ne les perçoit pas."[3] Enfin, il est des connotations pour lesquelles "les valeurs de l'énoncé sont communes au locuteur et à l'auditeur."[4]

Donc, jusqu'ici, toute analyse du concept de la connotation n'est jamais restée au niveau purement linguistique. Ou la logique ou la psychologie (chez Bloomfield) est venue jouer un rôle dans les études sur la connotation. Cependant, une autre analyse, celle de Martinet, semble définir l'usage de connotation d'une manière strictement linguistique. Martinet considère que le sens de tout mot,que ce soit connotatif ou dénotatif, s'apprend par son rapport à la situation dans laquelle il se trouve. "...Dans la mesure où chaque segment ne reçoit tout son sens que de l'ensemble de l'énoncé et de la situation où il apparaît, et pour

[1] Ibid., p. 159.

[2] Ibid.

[3] Ibid., p. 160.

[4] Ibid.

autant qu'il contribue lui-même à fixer et à concrétiser le sens des autres segments de cet énoncé, il n'est pas possible de décréter que la différence entre 'crin-crin' et 'violon' est d'un ordre particulier, dit "affectif", parce que suprasegmentale, car l'apport sémantique du segment à l'énoncé ne se limite jamais au segment lui-même. Ceci revient à dire que les conditions qui ont été attribuées au langage "affectif" sont en fait celles qui valent pour le langage en général ."[1] Martinet conclut que, si l'on veut appliquer le terme "affectif" au langage, on devrait le réserver pour ces aspects désignés actuellement dans la linguistique comme le diapason, l'accent, l'intonation, etc.

En rapportant tout ceci au domaine de la traduction, Mounin donne trois critères linguistiques pour distinguer les rapports divers qui sont tous rélégués indifféremment sous le terme connotation, et ensuite il les hiérarchise selon les problèmes qu'ils peuvent poser au traducteur. Premièrement, il y a des connotations qui ont leur base dans la langue elle-même, soit dans les rapports lexicaux (mère, maman); soit dans les rapports morphologiques (maison, maisonnette); soit dans les rapports syntaxiques (je suis été, etc.). Deuxièmement, il existe des connotations qui résultent des rapports suprasegmentales d'une langue (ex. l'assimilation). Troisièmement, il y a des connotations qui ont leur essence dans les rapports involontaires entre les locuteurs et les signes d'un langage particulier d'une région à l'intérieure d'un dialecte.

Ces trois sortes de rapports dits "connotations", présentent des niveaux variés de difficultés pour la traduction. Elle distingue premi-

[1] Ibid., p. 162, citée de Martinet, C. r. de Sandmann, "Subject and predicate", pp. 42-43.

èrement entre les rapports qui sont manifestés par la voie orale de ceux qui sont réalisés par l'écrit.La traduction, étant différenciée de l'interprétation, ne s'occupe que de ceux-ci. Les problèmes suscités des rapports de la troisième catégorie sont d'un ordre plus ou moins stylistiques, problèmes de savoir si, oui ou non, on devrait traduire un patois par un patois, un argot par un argot, etc. Le traducteur n'a affaire des rapports de la deuxième catégorie que si ces aspects suprasegmentaux peuvent se manifester par écrit (ex. au moyen des italiques, des transcriptions phonétiques, etc.). Cela étant, le traducteur peut employer d'habitude des équivalences ou des transpositions. C'est quand il s'agit par contre, des rapports purement linguistiques de la première catégorie,que la traduction rencontre ses obstacles les plus nombreux et les plus difficiles.

Pour conclure, Mounin dit qu'il n'importe comment on nomme ou classe les connotations. Ce qui est important, c'est qu'elles appartiennent au langage et il faut les traduire au juste comme les dénotations. Cependant, la chose qui rend si difficile la traduction des connotations, c'est qu'elles sont des rapports individuels entre des signes et des usagers, rapports qui varient de personne en personne, et de moment en moment pour la même personne. "Quand on dit que la traduction est impossible, écrit Mounin, neuf fois sur dix, on pense à ces connotations qui mettent en cause non seulement la possibilité de transfert de civilisation à civilisation, de "vision du monde" à "vision du monde", de langue à langue, mais, finalement, d'individu à individu même à l'intérieur d'une civilisation, d'une "vision du monde", d'une langue qui leur sont communes. En fin de compte, la notion de connota-

tion pose à la théorie de la traduction le problème, soit de la possibilité, soit des limites de la communication interpersonnelle intersubjective."[1]

[1] Ibid., p. 168.

Chapitre dix

Traduction, langage et communication interpersonnelle

Il existe, depuis le commencement du 20e siècle, une tendance manifestée surtout par les psychologues, les philosophes et les littéraires, qui se fonde sur le postulat que la communication entre les hommes est impossible, que rien ne peut se communiquer, jamais. Suivant ce courant de pensée, la traduction se rend impossible, puisque, si la possibilité de la communication unilingue est niée, alors la communication interlingue ne peut se faire non plus.

Nicolas Roubakine, un disciple de Humboldt, était le premier à déclarer cette théorie en disant "qu'un livre n'est pas autre chose que la projection extérieure de la mentalité du lecteur. Personne ne sait rien des livres que les impressions et opinions qu'il en a."[1] Le poète Rilke en exprime sa vue, écrivant que "presque tout ce qui nous arrive est inexprimable", et qu'au "fond, et précisément pour l'essentiel, nous sommes indiciblement seuls."[2] Puis,le critique littéraire, Maurice Blanchot déclare que "toute communication directe /au moyen du langage/ est impossible."[3]

La linguistique contemporaine de son côté, ne partage pas cette notion fixe de la non-communication. Cependant, au lieu de professer la

[1] Ibid., p. 171, citée de Roubakine, Psychologie bibliologique, p. 12.

[2] Ibid., citée de Rilke, Lettres à un jeune poète, p. 26.

[3] Ibid., citée de Blanchot, Faux-pas, pp. 21 et 30.

vue tout à fait opposée que l'on peut tout communiquer, elle regarde le langage comme un système où l'on communique quelque chose, et dirige ses analyses à la description de cette partie communiquée. Le point de départ de la linguistique actuelle, à propos de la communication, se trouve chez Bloomfield. On sait que, selon lui, le sens d'un énoncé provient de la situation à laquelle il est lié. Néanmoins, il est vrai aussi, que deux situations ne sont jamais identiques. Cependant, la communication est toujours possible à cause du fait que ces situations et les messages associés comprennent deux sortes d'éléments: "des faits macroscopiques (large-scale processes)'qui sont largement les mêmes chez différents locuteurs', et des traits 'obscurs, hautement variables et microscopiques [...] très différents de l'un à l'autre locuteur, mais qui n'ont pas d'importance sociale immédiate.'"[1] C. Hj. Borgström, distinguant entre des "phénomènes publiquement observables" et des "phénomènes privés observables", formule une théorie pareille à celle de Bloomfield. Il considère que "les individus qui communiquent par le moyen d'énoncés [linguistiques] doivent se mettre d'accord sur les catégories d'expériences (phénomènes privés) qui doivent être communiquées par les diverses catégories d'énoncés... [Donc, semble-t-il] que la seule manière de se mettre d'accord sur des significations, c'est de se référer à des phénomènes publiquement observables."[2] Enfin, Colin Cherry, développant, lui aussi, l'analyse bloomfieldienne,relative à des signes phoniques et graphiques, professe que "puisque des structures (patterns) visuelles,

[1] Ibid., p. 173, citée de Bloomfield, Language, p. 142-143.

[2] Ibid., p. 175, citée de Borgström, A Problem of Method, pp. 191-192.

auditives et autres sont reconnaissables à travers une grande quantité de transformations, de distortions, de présentations, c'est qu'elles maintiennent nécessairement des propriétés communes (des invariants) sous tous ces changements."[1]

Il paraît que quand les tenants du solipsisme insistent que la communication est impossible, qu'ils ne prennent en considération que ces faits microscopiques ou ces phénomènes privés, dont parlent Bloomfield et Borgström. Etant pour la plupart des littérateurs, ils s'intéressent principalement aux valeurs émotionnelles et esthéthiques du langage. Pour eux, la communication, c'est "l'essai de représenter ou de restituer par les moyens du langage articulé, ces choses ou cette chose que tentent obscurément d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs."[2] Le paralogisme de leur raisonnement réside en ceci, qu'ils étendent cette impossibilité de communiquer des aspects esthétiques, alogiques du langage aux aspects pratiques et logiques du langage. Ce qui plus est, le solipsisme linguistique manque de reconnaître qu'il existe bien des états affectifs qui s'expriment d'une manière extérieure ou physique et deviennent, par conséquent, des "phénomènes publiquement observables". Le solipsisme néglige le fait qu'il existe au moins une situation commune à tous les hommes, qui nécessite la communication, et c'est celle d'être homme, avec tous les universaux que cette situation comporte."[3] Enfin, à cause du seul fait

[1] Ibid., p. 176, citée de Cherry, On human communication, p. 269.

[2] Ibid., p. 181, citée de Valéry, Morçeaux choisis, p. 168.

[3] Ibid., p. 184.

que les adhérents du solipsisme peuvent décrire par où la communication échoue, ils prouvent que la communication est possible. Il en suit, par conséquent, que la traduction est possible.

Ayant franchi l'obstacle que le solipsisme linguistique présente à la traduction, Mounin examine une dernière réserve quant à la légitimité de cette pratique, réserve qui est soulevée par I. A. Richards. Il tient que le bilingue, en possédant deux langues, ne peut les garder indépendantes l'une de l'autre. Il suggère que la deuxième langue est contaminée par le système de pensée propre à la langue maternelle de sorte qu'il se produise un troisième système de pensée, une sorte d'hybride, qui empêcherait le rendement d'une traduction "fidèle" dans la deuxième langue.

Mounin fait objection à cette hypothèse en donnant un exemple pratique. S'il existait une telle contamination de la deuxième langue par la première, le bilingue ne pourrait jamais réagir correctement aux énoncés des parleurs de la deuxième langue. Et, ce qui plus est, il ne pourrait pas exprimer, par des énoncés de la deuxième langue, des expériences qui lui sont arrivées.

Selon Mounin, la possibilité de communiquer dans une deuxième langue, et par conséquent, la possibilité de traduire dans une deuxième langue, est fondée sur le postulat qu'il existe des traits communs entre les langues. Ce sont des "situations bloomfieldiennes", communes à toutes les langues, qui légitiment cette communication. "Richards lui-même, dans une étude ultérieure, a défini très clairement cette preuve en termes bloomfieldiens: 'Le langage, écrit-il, est notre tentative collective de minimiser les différences de signification personnelles'

/entre/ 'des situations partiellement semblables au cours desquelles des énoncés linguistiques partiellement semblables ont été proférés.' La traduction, comme la communication, n'en demande pas plus."[1]

[1] Ibid., p. 187, citée, en partie, de Richards, Towards a theory of translation, p. 251.

Chapitre onze

Les universaux du langage

Mounin fait la remarque que, si l'on prend les analyses qui justifient l'existence de "visions du monde" différentes, manifestées dans des langues diverses, et qu'on les applique à une même langue, on atteindra des résultats pareils. La cause de ceci réside dans le fait que toute les fois qu'il existe entre deux groupes de locuteurs des niveaux différents d'expérience du monde, on ne peut pas manquer de trouver des niveaux différents de structuration lexique conformes à chaque expérience individuelle du monde.

Ayant fait cette observation de logique, Mounin passe à démontrer que, malgré l'hétérogénéité radicale des divers systèmes linguistiques, il y a, néanmoins, un certain nombre d'universaux de langage, dont l'existence assure la possibilité du passage d'une langue à une autre. La notion moderne d'universaux n'est venue à la linguistique que dans la deuxième moitié du XXe siècle. On remarque son entrée dans ce domaine dans l'oeuvre de Colin Cherry, et Joshua Whatmough affirme qu' "aussi différents que soient les aspects du langage [...], il y a, cependant, des universaux fondamentaux, intrinsèques au langage, qui réapparaissent dans toutes les langues particulières examinées jusqu'ici."[1]

On peut noter, en effet, plusieurs espèces d'universaux. D'abord, il y a ceux qu'on appelle "cosmogoniques", dont l'essence, selon Mar-

[1] Ibid., p. 195, citée de Whatmough, Language, p. 16.

Cinquième Partie: "Visions du monde" et traduction

tinet, résulte du fait que "tous les hommes habitent la même planète", et, par conséquent, on devrait "attendre à découvrir un certain parallélisme"[1] dans les langues. Parmi ces universaux cosmogoniques, on peut distinguer plusieurs sortes.

D'abord, il y a des universaux écologiques, comme "le froid et le chaud, la pluie et le vent, la terre et le ciel, le règne animale et le règne végétale, les divisions planétaires du temps, jour et nuit, parties du jour, mois d'origine lunaire, année luni-solaire, cycles de la végétation, etc."[2] Bien que les signifiants dont on se sert pour ces notions puissent varier considérablement de langue en langue, les signifiées restent les mêmes, à cause de leur universalité.

Puis, il existe des universaux bio-physiologiques. Dans leur analyse, Ethel et Burt Aginsky dégagent divers champs sémantiques conformes à ces universaux, y compris "nourriture, boisson, respiration, sommeil, excrétions, température, sexe,...et anatomie."[3] Une fois de plus, dans ce domaine, le découpage conceptuel et, par conséquent, la dénotation linguistique se montrent parfois très hétérogènes parmi les langues, comme on voit, par exemple, dans la perception des couleurs, du temps ou de la distance chez des peuples différents. Néanmoins, il y en a de l'avis, par exemple, I. Meyerson, et notamment Suzanne Öhman, que certains de ces champs conceptuels ne sont pas foncièrement liés aux champs lin-

[1] Ibid., p. 196, citée de Martinet, L'opposition verbo-nominale, p. 104.

[2] Ibid., p. 197.

[3] Ibid., p. 198, citée d'Aginsky, Language universals, pp. 169 et 170.

guistiques, mais plutôt à l'unicité bio-physiologique de l'espèce humaine. J. Piaget partage la même vue quand il écrit que "la logique du sujet parlant ne tient pas à son langage seul, mais avant tout aux modes de coordination de ses actions."[1] Suivant ce raisonnement, il existe des universaux de perception, communs à tous les hommes, et indépendants du langage. Donc, même si les champs sémantiques correspondants à ces concepts ne sont pas pareils dans des langues différentes, les significations référentielles en restent universelles.

Une dernière espèce d'universaux englobés dans le domaine d'universaux dits "cosmogoniques" est celle des analogies psychologiques entre les hommes. On considère qu'il existe certains traits psychologiques appartenant à tous les hommes qui expliquent les similarités trouvées dans le comportement des peuples divers. C'est en effet au moyen de ces universaux psychologiques que l'on explique l'organisation de l'institution de langage chez les hommes. Charles Serrus, bien que niant tout rapport logico-grammatical, conclut que "s'il y a quelques attitudes très générales communes à toutes les langues du monde, elles tiennent au type mental de l'espèce humaine et il faut en demander l'explication à la psychologie."[2] Il constate plus tard que l'existence de "fonctions universelles du discours [...] est affaire de constatation empirique."[3]

Après l'examen de ces théories sur des universaux non-linguistiques ou "cosmogoniques", pour voir comment elles peuvent aider à expliquer pourquoi la communication interlingue est possible en dépit de

[1] Ibid., p. 202, citée de Piaget, J. Mandelbrot, B. etc...Logique, langage et théorie de l'information.

[2] Ibid., p. 203, citée de Serrus, Le parallélisme, p. 388.

[3] Ibid., citée de Serrus, La pensée et la langue, p. 248.

toutes les théories néo-humboldtiennes sur les langues comme "visions du monde", Mounin passe à la considération des théories concernant l'existence possible des universaux purement linguistiques. Dans ce domaine, le linguiste danois, Louis Hjelmslev, a fait beaucoup de recherches, principalement pour répondre à une question du VI[e] Congrès International des Linguistes: "Existe-t-il des catégories qui soient communes à l'universalité des langues du monde?"[1] En traitant de cette question, Hjelmslev fait une distinction entre des faits universaux et des faits "généraux" en linguistique. Comme faits généraux qui, selon Hjelmslev, font la définition des langues, il comprend: "le fait que le langage véhicule une substance au moyen d'une forme; l'opposition et l'interdépendance entre signifiant et signifié, entre expression et contenu, entre système et texte, entre paradigmatique et syntagmatique; les grandes fonctions syntaxiques (parataxis, hypotaxis et catataxis); certains catégories sémantiques."[2] Cette opinion se montre opposée aux vues de Sapir,[3] de Meillet[4] et même de Saussure,[5] lesquels considèrent que ces

[1] Ibid., p. 204, citée de Actes du VI[e] C.I.L.

[2] Ibid., citée de l'ouvr. cit., p. 420.

[3] Lequel écrit "qu'il n'y a pas de particularité plus saissisante dans le langage que son universalité." Le Langage, p. 28.

[4] Qui dit: "Sans doute le langage recourt chez tous les hommes à un même type de procédés: en ce sens, il est un." Encyclopédie française, t. 1, 1[e] 32-34.

[5] Lequel postule "une faculté plus générale /que celle qu'on a localisée dans la troisième dirconvolution du cerveau/ celle qui commande aux signes et qui serait la faculté linguistique par excellence." Cours, p. 27.

"procédés élémentaires" dont parle Hjelmslev, font partie des universaux linguistiques.

En ce qui concerne de "vrais" universaux linguistiques, en morphologie, en syntaxe et en sémantique, plusieurs études ont produit des faits pertinents.

A propos de la morphologie, et en particulier, les parties du discours, la linguistique moderne a montré que les catégories grammaticales ne sont pas universelles. Bien que Serrus ait pensé voir une existence universelle des catégories du nom et du verbe,("nous énonçons spontanément soit des états soit des procès")[1] il s'est rendu compte que ceci n'est pas le cas en considérant les réserves de Vendryes, lequel postule l'existence probable de langues sans verbes. Martinet, quoique démontrant le caractère arbitraire des catégories grammaticales parmi des langues, souligne néanmoins, que "la plupart des langues parlées tendent à l'opposition verbo-nominale."[2] Benveniste élabore cette vue de Martinet, en disant que toutes les langues distinguent par un moyen quelconque, la notion du temps, et que, malgré la manière dans laquelle une langue divise son système de temps, le point de référence est toujours le "présent". Toujours dans le même ouvrage, Benveniste fait la remarque que "toutes les langues possèdent des pronoms"[3], en particulier des pronoms personnels.

Pour le traducteur, la révélation de ces faits est extrêmement

[1] *Ibid.*, p. 207, citée de Serrus, *Le Parallélisme*, p. xv.

[2] *Ibid.*, p. 208, citée de Martinet, *L'opposition verbo-nominale*, p. 103.

[3] *Ibid.*, p. 209, citée de Benveniste, *La nature des pronoms*, p. 34.

importante. Pour lui, peu importe l'origine ou le développement de cette universalité des pronoms ou même la possibilité de quelques exceptions à cette universalité prétendue. Seule compte l'existence relativement étendue de cette catégorie linguistique pour soutenir la légitimité de la pratique de traduction. Comme dit Mounin d'une manière très énergique: "Donnez-moi...un seul point de référence commun, sur un thème donné, dans deux langues distinctes, et, muni de ce levier, je soulèverai le monde."[1]

La description la plus impressionnante et sans doute la mieux qualifiée à propos des universaux grammaticaux se trouve chez E. Nida, qui s'est engagé dans la traduction de la Bible dans plus de mille langues. Bien qu'il n'emploie pas le terme "universaux", il parle des "similitudes étonnantes" dans les langues. Parmi ces similitudes sont compris des "nominations d'objets" [object-words] (grossièrement équivalentes à une classe de noms), des "nominations d'événements" [event-words] (grossièrement équivalentes à des classes de verbes), des abstraits (modificateurs des noms d'objets ou d'événements) et des relationnels (grossièrement équivalents aux prépositions et conjunctions)."[2] Avec cette connaissance, le traducteur ne peut qu'en profiter.

Dans le domaine de la sémantique, la partie de la linguistique peut-être la moins étudiée, on arrive à dégager ici aussi quelques universaux. Les universaux cosmogoniques, déjà traités, y sont compris. C'est sans doute à ces universaux cosmogoniques que pensent Sapir, quand

[1] Ibid., p. 209.

[2] Ibid., p. 211, citée de Nida, Principles of Translation, pp. 20-21.

il dit: "Le contenu latent de tout langage est le même, et c'est la connaissance intuitive engendrée par l'expérience;"[1] et Serrus, en écrivant que "...la totalité des langues est un vaste fait de synonymie laissant inchangé le sens des textes sous la diversité fondamentale des formes; et Hjelmslev, en faisant l'observation que "les catégories sémantiques sont la plupart du temps considérées comme universelles."[2] Même Bloomfield, dont la définition du sens d'un énoncé linguistique résulte de la situation dans laquelle il se trouve, situation du reste, jamais répétée dans sa totalité, admet l'existence de beaucoup d'universaux sémantiques. La base de cette admission se voit dans son idée qu'une situation présente des traits sémantiquement pertinents et d'autres non-pertinents. Pour Bloomfield, c'est le minimum de ces caractères pertinents sémantiquement qui constitue la partie universelle de la situation. "...Pour ce qui est de la dénotation (les invariants du signifiée d'un signe linguistique),[3] quoi que ce soit qui peut être dit dans une langue donnée peut sans aucun doute être dit dans une autre."[4]

En outre la considération des universaux du langage seulement dans le cadre de la linguistique, on peut les regarder comme faisant partie du système beaucoup plus compréhensif des universaux culturels avec de tels autres aspects que la religion, la technologie, le pouvoir, l'édu-

[1] Ibid., p. 212, citée de Sapir, Le langage, p. 203.

[2] Ibid., citée de Serrus, Le parallélisme, p. 75, et de Hjelmslev, Actes du 6ième C.I.L., p. 421.

[3] Partie entre parenthèses ajoutée par l'auteur.

[4] Mounin, Problèmes de la traduction, p. 213, citée de Bloomfield, Language, p. 278.

cation, etc. En étudiant le rapport qui existe entre le langage et n'importe quel autre universal culturel, on peut mieux discerner comment une langue organise sa propre "vision du monde". Par exemple, si l'on étudie le problème de la nomination des couleurs en liason avec les universaux technologiques de chaque culture, on verra que les termes choisis pour dénoter les différentes couleurs proviennent, dans une large mesure, d'une "référence à des technologies de teinture, de peinture, de marquage ou de coloriage, d'une référence au matériau d'origine, au produit colorant, au procédé, à la nuance définie par comparaison avec un objet de couleur standard"(par exemple, ivory, turquoise, olive, bordeaux, cachou, brique, etc.).[1] Regardés ainsi, les facteurs qui mènent à la distinction entre des visions du monde différentes, ne semblent pas si insolubles. Par référence à quelque universal culturel on peut, pour la plupart du temps, saisir la relation du signifiant au signifiée d'un signe linguistique dans n'importe quelle langue et, par conséquent, trouver un moyen d'exprimer un concept étranger à une langue par des termes propres à cette langue.

En plus de ces universaux reconnus entre des cultures, on a remarqué l'existence d'un autre phénomène connexe, celui de la convergence des cultures, résultant de leur proximité et de leur action réciproque dans beaucoup de domaines, surtout dans le domaine de l'économie. C'est un fait admis qu'il existe "une communauté de culture européenne",[2] par exemple. Bally, un partisan ardent de cette vue, remarque que "le nombre

[1] Ibid., p. 214.

[2] Ibid., p. 215.

des symboles interchangeables de langage est devenu si considérable que l'effort de réflexion /quand il faut traduire/ est pour ainsi dire nul" et que "les calques et les emprunts suffiraient à prouver l'existence de cette mentalité européenne". [1] Whorf, bien que niant une relation mécanique entre langage et culture, voit une correspondance entre la culture européenne et la grammaire des langues appartenant à cette culture. Après avoir comparé de tels traits que "substance", matière", "espace" et "temps", Whorf conclut"qu'il existe peu de différences entre l'anglais, le français, l'allemand ou les autres langues européennes à l'exception possible (mais peu probable) des langues balto-slaves et non-indoeuropéennes, j'ai considéré ces langues en bloc, comme un seul groupe, nommé Standard Average European (européen moyen courant) (S.A.E.)."[2] Cependant, ayant établi ce fait, il passe à la considération du rapport entre les langues et la psychologie des peuples concernés.

La linguistique moderne hésite à tirer des conclusions psycholinguistiques de ce genre. J. Vendryes fait la remarque que malgré les similarités perçues entre les langues européennes, il y a quand même un grand nombre de différences; et qui plus est, la linguistique ne devrait pas s'occuper de l'étude du comportement psychologique des peuples. Néanmoins, il y a des structuralistes américains qui se servent de ce lien entre langage et culture comme moyen de résoudre des problèmes traductionnels. E. Nida insiste sur l'importance d'une bonne fondation ethnographique pour comprendre le sens total d'un mot et il reconnaît l'ho-

[1] Ibid., p. 216, citée de Bally, Stylistique, pp. 51-52 et p. 48.

[2] Ibid., citée de Whorf, Language, p. 138.

mogénéité de la culture linguistique indo-européenne à travers les nombreuses traductions qui se sont faites dans ce domaine. U. Weinreich note aussi qu'une "masse considérable de culture commune en Europe est reflétée dans le vaste corpus du vocabulaire commun à toutes les langues européennes."[1]

Bien qu'on ne puisse pas toujours donner des raisons pour cette convergence culturelle indo-européenne, on ne peut pas non plus nier sa réalité. C'est sur la présence attestée de cette communauté culturelle qu'une théorie de la traduction trouve sa fondation.

Il est intéressant de noter qu'aujourd'hui on ne se limite pas de reconnaître une convergence de cultures seulement dans le cadre d'une famille de langues, mais plutôt, on voit depuis un siècle le développement d'une culture mondiale. Ceci est dû en grande partie à l'amélioration des systèmes de communication, menant à la diffusion de traits d'une culture à une autre. Sapir se rend compte de ce fait et dit "qu'il serait difficile de citer une langue ou dialecte complètement isolés."[2] Les Aginsky en font remarque,aussi bien que Guiraud, qui explique les difficultés que l'on rencontre en essayant d'appliquer les méthodes historiques en sémantique par le fait que "les contacts [entre les cultures sont] devenus si complexes qu'ils échappent à toute description."[3]

Les efforts de construire une langue artificielle universelle auxiliare rendent témoignage de cette convergence croissante de cultures diverses. Martinet dit que "...si cette langue doit être une langue mon-

[1] Ibid., p. 217, citée de Weinreich, Languages, p. 57.

[2] Ibid., p. 219, citée de Sapir, Le langage, p. 182.

[3] Ibid., citée de Guiraud, Les champs morpho-sémantiques, p. 284.

diale, c'est que cette forme de civilisation tend aujourd'hui à être mondiale."[1]

Donc, en conclusion, on peut affirmer qu'il existe beaucoup de domaines d'où il est possible de tirer des universaux de langage: cosmologie, biologie, physiologie, psychologie, sociologie, anthropologie culturelle et linguistique. Quoique le nombre de traits communs trouvés dans chaque domaine ne recouvre pas la totalité de l'expérience humaine, il suffit pour permettre la communication entre toutes les langues. En dépit de toutes les théories sur des visions du monde différentes, qui tendent à détruire toute possibilité de traduire en montrent à quel point les langues sont incommensurables, ces analyses faites sur les universaux du langage montrent les vastes similitudes qui se trouvent entre des langues. Mounin est de l'avis que "si l'on accepte cette conclusion mesurée, fondée sur des faits et des analyses difficilement récusables, il faut conclure que la traduction de toute langue en toute langue est au moins possible dans le domaine des universaux: première brèche dans un solipsisme linguistique absolu."[2]

[1] Ibid., p. 220, citée de Martinet, Langues artificielles, pp. 41-42.

[2] Ibid., p. 223.

Sixième Partie: Civilisations multiples et traduction

Chapitre douze

L'ethnographie et la traduction

On sait que le but fondamental de la traduction c'est le passage des significations d'une langue dans une autre langue. Dans les opérations intérmediaires de ce passage, le traducteur peut se servir des apports de la linguistique descriptive pour résoudre des problèmes de phonologie, de morphologie et de syntaxe. Mais quand il s'agit d'assigner des valeurs sémantiques aux énoncés d'une langue, le traducteur trouve que le niveau de la linguistique qui s'occupe des significations, la sémantique, n'est pas aussi bien structurée que celles de la phonologie et de la morphologie.

La linguistique américaine (descriptive, structurale et distributionnelle) ne traite pas de la sémantique, mais la remet à la considération des nouveaux domaines comme la psycho-linguistique, la socio-linguistique, l'ethno-linguistique et la méta-linguistique. Métalinguistique, sous la plume de Trager, est définie comme "les relations entre le langage et chacun des autres systèmes culturels..."[1] Trager considère que toutes les significations des formes linguistiques se constituent à partir de ces rapports entre le langage et les autres domaines de la culture. Cette considération du "contenu de la sémantique d'une langue [comme] l'ethnographie de la communauté qui parle cette langue,"[2] tient une

[1]Ibid., p. 233, citée de Trager, The field of linguistics.

[2]Ibid., p. 234.

grande importance pour le traducteur parce qu'elle lui offre un domaine où il peut se référer pour des solutions des problèmes rencontrés à propos des significations.

La formulation par la linguistique américaine de l'importance d'une connaissance ethnographique pour comprendre le sens total d'un énoncé linguistique n'est pas en effet une nouvelle idée. Les traducteurs gréco-latins se sont rendus compte de la nécessité de connaître non seulement les mots, mais aussi les choses auxquelles ces mots réfèrent pour saisir le sens d'un texte dans sa totalité. Etienne Dolet maintient aussi cette idée, en insistant sur l'importance pour le traducteur d'avoir et une connaissance de la langue étrangère dans laquelle il traduit et une compréhension du "sens et matière" du sujet traité. A. Meillet exprime la même idée quand il écrit: "Tout vocabulaire exprime une civilisation."[1] L'expression la plus notable de cette notion est trouvée dans ce principe de Nida, laquelle forme la base de sa théorie de la traduction: "Les mots ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles. Les langues sont à la base une partie de la culture et...ceci étant le cas, la façon la plus fructueuse d'aborder les problèmes sémantiques de toute langue, c'est celle qui a sa base dans l'ethnologie."[2] Dans un article qui a paru antérieur à Les problèmes théoriques de la traduction, Mounin traite à fond cette notion. Il y conclut qu'"il ne faut pas que le traducteur soit satisfait d'être simplement un bon linguiste; il lui faut aussi être un anthropologue excellent; et ceci revient à dire qu'il doit avoir une con-

[1] Ibid., p. 235, citée de Meillet, Linguistique historique et linguistique générale, t. II, p. 145.

[2] Eugene Nida, "Linguistics and Ethnology in Translation Problems," dans Language and Culture in Society, sous la direction de Dell Hymes (New York: Harper and Row, Publishers, 1964), p.97.

naissance complète non seulement de la langue qu'il traduit, mais aussi du peuple qui utilise cette langue."[1] Tous ceux qui ont écrit sur la traduction semblent être d'accord sur ce fait qu'elle est "une opération sur des faits à la fois linguistiques et culturels, mais dont le point de départ et le point d'arrivée sont toujours linguistiques."[2]

Aucun traducteur ne devrait entreprendre une traduction avant d'avoir satisfait ces deux conditions: "étudier la langue étrangère; étudier (systématiquement) l'ethnographie de la communauté dont cette langue est l'expression."[3] Ces deux exigences de la traduction ne font en effet que généraliser certaines doctrines déjà exposées à propos des significations: Premièrement, celles qui traitent de l'acquisition des significations par un enfant au moyen de la "situation" et des définitions linguistiques; deuxièmement, celle de Bloomfield sur la définition méchaniste et behavioriste de la signification qui suppose le recours à la situation culturelle pour saisir le sens total d'un énoncé linguistique; enfin, elle généralise la distinction que font les logiciens entre les définitions référentielles qui décrivent un signe par référence à la chose qu'il dénote, et les définitions linguistiques qui expliquent un signe linguistique au moyen d'autres signes linguistiques. On ne peut donner une définition référentielle que par une connaissance de l'ethnographie de la communauté que possède la langue à l'étude.

[1] Georges Mounin, "Translators, Words and Things," UNESCO Courrier, (avril, 1962), 28.

[2] Mounin, Problèmes de la traduction, p. 234.

[3] Ibid., p. 236.

Donc, de tout ceci, il faut conclure que "tout traducteur qui, de mille manières empiriques, ne s'est pas fait aussi l'ethnographe de la communauté dont il traduit la langue, est un traducteur incomplet."[1] Ayant une fondation dans l'ethnologie, le traducteur est capable de franchir les obstacles linguistiques posés par la multiplicité des civilisations et par les "visions du monde" diverses.

[1] *Ibid.*, p. 239.

Chapitre treize

La philologie et la traduction

Il y a, néanmoins, une instance où ces problèmes de culture ne peuvent pas se résoudre par une étude de l'ethnologie. Ceci arrive quand on est confronté avec la langue d'une civilisation qui n'existe plus. Dans ce cas, il faut recourir à un autre domaine pour en trouver la solution, et ce domaine, suggère Mounin, c'est la philologie, qu'il regarde comme "l'ethnologie du passé".

On sait que la philologie est l'étude à partir de laquelle s'est développé la linguistique moderne. Le terme philologie embrasse plusieurs interprétations qui peuvent être le mieux expliquées au moyen de quelques oppositions qui la distinguent de la linguistique. La première en est l'opposition oral-écrit. Alors que la philologie s'occupe principalement de l'étude et de l'interprétation des textes écrits, la linguistique s'intéresse à la description de la langue ou écrite ou parlée. Une deuxième opposition est celle du présent-passé. Les textes dont traite la philologie viennent pour la plupart du temps ancien; en fait, avant la naissance de la linguistique générale au début du XXe siècle, on appelait philologie comparée les études historiques et comparées des langues entreprises pendant le XIXe siècle. Le but de la linguistique moderne, par contre, est visé surtout à une description synchronique de la langue, "n'ayant que peu de liens, ou n'en ayant pas du tout, avec le passé."[1]

[1] Ibid., p. 244., citée de Martinet,"The unity of linguistics", dans Word, vol. X, 2-3 (1954), p. 121.

Le troisième facteur distinguant entre la philologie et la linguistique est l'opposition langue-non-langue. "... Selon Saussure /c'est/ la langue (le système) qui /constitue/ en premier lieu l'objet de la linguistique..."[1] mais "/elle/ n'est pas l'unique objet de la philologie...Cette première étude des textes l'amène à s'occuper aussi de l'histoire littéraire, des moeurs, des institutions, etc..."[2] Jespersen tient une vue pareille de la philologie, la considérant comme "la compréhension de la culture totale d'une nation quelconque."[3]

Donc, à travers une analyse de textes, la philologie se montre le complément irréfutable de l'ethnographie. Tandis que le traducteur peut recourir aux apports de l'ethnologie pour surmonter les problèmes survenant de la diversité des "visions du monde" et des "civilisations" actuelles, c'est à la philologie qu'il doit se référer pour résoudre les difficultés de signification trouvées dans les langues des civilisations du passé.

[1]Bertil Malmberg, Les nouvelles tendences de la linguistique, "Le Linguiste", trad. par Jacques Gengoux (Paris: Presses Universitaires de France, 1966), p.60.

[2]Mounin, Problèmes de la traduction, p. 245.

[3]Ibid., citée de l'Encyclopaedia Britannica, art. "Philologie".

Septième Partie: Syntaxe et traduction

Chapitre quatorze

Syntaxe et traduction

Bien que la linguistique fournit bien des théories illustrant l'incommensurabilité des systèmes grammaticaux des langues (cf. Humboldt, Whorf, etc.), elle admet néanmoins que le fait que la traduction se réalise depuis tellement longtemps en dépit de l'hétérogénéité attestée des langues mènerait à s'attendre à l'existence des universaux de syntaxe.

En effet, on peut noter au moins trois domaines dans lesquels la linguistique a pensé voir l'existence de tels universaux syntaxiques. Le premier trouve sa base dans la grammaire traditionnelle avec ses catégories logiques. L'étude de Benveniste sert ici à illustrer la tentative de tirer des universaux syntaxiques par cette méthode logique. Il considère que "ce qu'il y a de comparable dans des systèmes linguistiques complètement différents entre eux, ce sont des fonctions /des unités de la phrase/ ainsi que des relations entre ces fonctions..."[1] et il croit que le nombre de ces fonctions et de ces relations syntaxiques trouvé dans toutes les langues, constitue une liste fermée, pareille à celle des phonèmes. Si l'on peut arriver à dégager en effet un tel inventaire limité de fonctions et de relations syntaxiques, la traduction ne pourrait qu'en profiter.

La linguistique structurale fournit un deuxième aperçu de l'existence des universaux syntaxiques. D'abord, en ce qui concerne la glossé-

[1]Ibid., p. 252, citée de Benveniste, B. S. L. 53, (1957-58), fasc. I, pp. 39-54.

matique, le théorie de Hjelmslev distingue trois sortes de relations ou fonctions entre les signes linguistiques: "l'interdépendance (un terme présuppose l'autre et vice versa), la détermination (un terme présuppose l'autre, mais la réciproque n'est pas vraie), la constellation (les deux termes sont compatibles, mais aucun ne présuppose l'autre)."[1] Bien que Hjelmslev ne rapporte pas ces termes à la syntaxe, on peut les considérer comme applicables à ce niveau linguistique. Une théorie de la traduction trouverait bien avantageuse une telle doctrine qui limiterait toute syntaxe à trois universaux.

Un deuxième apport de la linguistique structurale à ce problème de syntaxe se voit dans les travaux de Chomsky à propos de sa grammaire transformationnelle. Il essaie de construire à partir "d'un petit noyau de phrases de base /anglaises/ (simples, déclaratives, actives), un formalisme mathématique reflétant fidèlement la structure de base de ces phrases. Puis, cette construction faite, d'en déduire (au moyen des proriétés purement mathématiques de ce formalisme exploitées à fond), toutes les autres phrases structuralement possibles et correctes en anglais."[2] "Un des buts de la théorie, dit Chomsky, est de mettre au point une méthode générale permettant de choisir une grammaire pour chaque langue, une fois donné un corpus de phrases de la langue en question."[3]

La troisième direction dans laquelle on a dirigé des efforts pour trouver des universaux syntaxiques est celle de la linguistique dis-

[1]Ibid., p. 253, citée de Hjelmslev, Prolegomena, pp. 14-15.

[2]Ibid., p. 254.

[3]Noam Chomsky, Syntactic structures (La Haye: Mouton, 1957), p. 11.

tributionnelle. Par une application des méthodes de l'analyse phonologique, le linguiste américain, Charles C. Fries a tenté de construire une grammaire (il se limite à l'anglais) qui dégagerait les classes morphologiques (grossièrement équivalentes aux parties du discours traditionnelles) au moyen d'une procédure de commutation. Après avoir déterminé toutes les parties du discours par cette méthode distributionnelle, on peut ensuite établir les relations syntaxiques existant entre elles.

Eugene Nida, à travers une analyse semblable à celle de Fries, aboutit à distinguer, lui aussi, des classes communes à toutes les langues du monde: "mots pour objets". "mots pour événements". "abstraits", modificateurs des deux premières classes, et "relationnels".[1]

Bien que les unités syntaxiques minima dégagées par toutes ces théories linguistiques américaines (qu'on les nomme constituants immédiats , parties du discours, ou classes) semblent montrer une structure uniforme, et sur le plan paradigmatique et sur le plan syntagmatique, un problème s'élève quand on essaie de définir leur fonction syntaxique. Toutes apparaissent égales à cet égard. Si l'on ignore les fonctions de ces unités syntaxiques, on ne peut pas déterminer si elles se combinent d'une manière universelle.

Le linguiste structuraliste français, André Martinet, s'est rendu compte de l'insuffisance de ces méthodes à propos de leur incapacité de différencier les fonctions des "constituants immédiats" qu'elles isolent. Il propose une autre analyse, distributionnelle à sa base, mais au lieu de s'occuper des monèmes comme les seuls éléments minima de syntaxe, il prend en considération d'autres unités plus grandes que le mo-

[1]Mounin, Problèmes de la traduction, p. 255.

nème, c'est-à-dire, des syntagmes, parce qu'il considère que "la place du monème dans la chaîne parlée n'est pas toujours pertinente."[1] Et au lieu d'employer les méthodes de commutation pour déterminer les fonctions syntaxiques des unités de la phrase, il suggère que le facteur qui détermine les fonctions syntaxiques se trouve dans "'l'autonomie' relative de certains signes ou groupes de signes qui sont ces 'constituants immédiats de l'énoncé..."[2] Cette autonomie des éléments de l'énoncé peut être établie en examinant les moyens utilisés par la langue pour distinguer les rapports (ou fonctions) qu'un élément possède avec le reste de l'énoncé. Martinet suggère trois moyens de déterminer ces relations: premièrement, le sens lexical peut indiquer le rapport d'un élément de l'énoncé (ex. maintenant, lentement); deuxièmement, ce rapport peut se manifester par l'association de l'élément considéré avec un autre élément qui marque ce rapport (ex. dans, sous, de); enfin, la place où se trouve un élément dans l'énoncé peut révéler son rapport avec le reste de l'énoncé (ex. Jeanne voit Marie, Marie voit Jeanne). Ensuite, Martinet classifie ces éléments constituants selon leur fonction syntaxique, dans cinq catégories: 1. des "monèmes ou des syntagmes autonomes" (ex. hier); 2. des "monèmes ou des syntagmes non-autonomes ou dépendants" (ex. le garçon) : ceux-ci ne prennent leur fonction que de leur place dans l'énoncé (le garçon court) ou de leur rapport avec un autre élément (avec le garçon); 3. des "monèmes ou des syntagmes fonctionnels" (ex. dans, de , avec, sous); 4. des "monèmes ou des syntagmes prédicatifs" sans lesquels l'énoncé n'a plus de sens (ex. court, dans

[1] Ibid., p. 257, citée de Martinet, Eléments, p. 104.

[2] Ibid., p. 258.

le garçon court maintenant dans le parc); 5. des "modificateurs, très différents des monèmes fonctionnels en ce qu'ils ne marquent pas la fonction d'un autre monème, mais l'actualisent, le spécifient, le complètent"[1] (ex. un dans: un garçon; petit et un dans un petit garçon).

Si, en effet, on peut réduire le système syntaxique de n'importe quelle langue à ces cinq catégories d'éléments, toute théorie de la traduction bénéficierait de cette connaissance d'un nombre limité d'universaux syntaxiques.

L'objection la plus forte à l'idée des universaux syntaxiques se trouve chez B. L. Whorf. Cette critique est fondée dans sa théorie des "visions du monde", selon laquelle, comme on a déjà vu, chaque langue embrasse une expérience du monde différente de toutes les autres langues. Il s'ensuit donc, que la comparaison de deux langues révèle non seulement une grande diversité en ce qui concerne la structuration sémantique de chaque langue, mais aussi une variation égalemant marquée dans les rapports syntaxiques qui existent entre les signes linguistiques des langues différentes. Dans la lumière de cette vue whorfienne, les universaux syntaxiques que l'analyse de Martinet semble établir ne servent à rien en ce qui concerne la pratique traductionnelle; car, même si l'on arrive à dégager toutes les parties du discours d'une langue étrangère et les rapports qui les unissent, on n'est jamais sûr en effet de les avoir interprétés dans la façon que la vision du monde propre à cette langue analyse l'expérience que le traducteur essaie d'exprimer.

Et pourtant, puisque la pratique de la traduction a survécu malgré

[1] Ibid., p. 259.

toutes ces théories qui montrent l'incommensurabilité des langues, il faut y avoir une raison pour expliquer ce fait. Pour Mounin, cette explication se trouve une fois de plus dans la notion bloomfieldienne de la *situation* qui se pose comme le seul universal incontestable dans toute langue. L'hypothèse de Whorf examinée en vue du postulat de Bloomfield n'est plus nuisible quant à une théorie de la traduction.

Bien qu'il soit possible que deux langues expriment d'une manière totalement différente une situation donnée (ex. *she runs down the street*--*elle descend la rue en courant*), ce qui semble rend valable la théorie de Whorf, on peut démontrer tout aussi bien que dans une seule langue la même situation peut s'exprimer linguistiquement de plusieurs façons: par exemple - *il neige*

- *il tombe de la neige*
- *ça neige*
- *le temps est plutôt neigeux*

De nombreux exemples de ce genre dans n'importe quelle langue montrent que malgré les diverses formes linguistiques que l'on utilise pour manifester le contenu sémantique, que ce soit dans une langue particulière ou que ce soit dans des langues différentes, l'expérience humaine (la situation) reste la même.

Par ce recours à la *situation*, le traducteur a affaire, en effet, à la théorie de l'arbitraire du signe, mais ce n'est pas au signe considéré comme le monème ou le mot que l'on pense ici; il s'agit plutôt du signe regardé en tant que *phrase*, c'est-à-dire, "le grand signe". Selon cette théorie, la phrase anglaise: *she runs down the street* et la phrase française: *elle descend la rue en courant* ne sont qu'un exemple de l'arbitraire des grands signes. Ceci explique pourquoi, en dépit de la va-

riation souvent très étendue qui s'observe entre les structures syntaxiques des langues différentes, la traduction reste quand même possible dans les cas où il y a une situation commune. Comme dit Mounin d'une façon très imaginative: "Les hétérogénéités sont 'court-circuitées' par l'identité de la situation."[1]

Donc, ce recours à la situation non-linguistique comme un point de référence universel pour deux énoncés linguistiques justifie une théorie de la traduction pour au moins trois raisons. D'abord, il montre que toute notion de l'intraduisibilité n'est fondée que sur des exceptions, des cas très rares où l'on ne peut pas mettre la situation d'une langue en équation avec celle d'une autre langue à cause des structures syntaxiques. Deuxièmement, ce recours à la situation permet l'utilisation de la théorie de l'arbitraire du grand signe pour dépasser les difficultés que l'hypothèse whorfienne présente à propos des visions du monde. Enfin, cette référence à la situation permet au traducteur de regarder sa tâche comme "un progrès", "une série d'approximations"[2] dû au recours continu à la situation pour faire passer un énoncé linguistique de la langue-source dans la langue-cible. Mounin considère que le postulat de Bloomfield de situation "reste la notion-clé qui permet et permettra toujours plus, pour une paire de langues données, d'analyser les situations non-linguistiques communes, dont la traduction ne présente pas de difficultés, et d'identifier scientifiquement les situations non-linguistiques non-communes..."[3]

[1] Ibid., p. 266.

[2] Ibid., p. 268.

[3] Ibid., p. 269.

Chapitre quinze

Conclusion

Dans le dernier chapitre de Les problèmes théoriques de la traduction, Mounin donne quelques remarques finales pour résumer la matière présentée dans son ouvrage.

Il remarque en passant que, dû au fait que la pratique de la traduction a continué malgré tous les obstacles élevés contre elle, surtout dans le temps actuel par la linguistique, les traducteurs ont une tendance à ne tenir aucun compte de ce que ces réserves à leur métier peuvent fournir d'utile quant à la solution des problèmes qu'ils rencontrent dans le passage d'une langue à une autre. Quoique ces théories sur des champs sémantiques, des "visions du monde" différentes, des civilisations multiples présentent,toutes, des exemples frappants à propos de l'incommensurabilité des langues, elle signalent néanmoins, d'une manière tout aussi clairement,les raisons pour ces grandes divergences entre des langues. La connaissance de ces causes est d'une importance capitale pour construire une théorie de la traduction. "L'acceptation loyale, et sans aucune réticence, de ces résultats de la linguistique actuelle implique l'acceptation de ce fait qu'il ne faudra jamais perdre de vue: la traduction n'est pas toujours possible. Elle ne l'est que dans une certaine mesure, et dans certaines limites--mais au lieu de poser cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites..."[1] Et c'est grâce

[1] Ibid., p. 274.

à la linguistique que le traducteur peut étendre au mieux ces limites.

Dans quelques travaux ultérieures à Les problèmes théoriques de la traduction, Mounin a exposé d'une façon plus détaillée cette importance des apports linguistiques pour la traduction. Dans un article qui a paru en 1968, il écrit que "l'apport le plus précieux de la linguistique actuelle aux enseignants, quant à la traduction, c'est d'avoir rompu la fascination qu'exercent toujours une langue étrangère et les difficultés qu'elle pose à la traduction, fascination qui s'est exprimée à la longue dans le mythe du génie des langues. La linguistique, loin de là, ne vient pas nier ces difficultés. Simplement, elle en dissipe le prétendu mystère insondable; elle les décrit, les délimite, les définit, par là même empêchant de les voir partout, et surtout là où elles ne sont pas...L'ambition de la linguistique, à l'égard des traducteurs, est moins de les former que de les informer; moins de leur enseigner leur art, ou de transformer cet art en une science infaillible que de leur fournir sur les phénomènes du langage une culture d'ensemble plus large et plus complète, qui les éclaire. Devant chaque difficulté spécifique, c'est à leur art, peut-être mieux alerté, qu'appartiendra toujours le dernier mot."[1]

Un autre article que Mounin a contribué à un ouvrage linguistique dirigé par André Martinet, révèle de nouveau, ce courant de pensée. Dans une partie de cet article où il fait des remarques sur le manque d'une théorie bien définie pour clarifier les problèmes soulevés récemment dans le nouveau domaine de la traduction automatique, il ne néglige pas de souligner la contribution de la linguistique, quant aux anciens problèmes traductionnels. "Les vieilles explications subjectives et intuitives par

[1]Georges Mounin, "Introduction linguistique aux problèmes de la traduction," Français dans le monde, (jan.-fév.1968), 14, 16.

lesquelles on croyait rendre compte des difficultés ou des impossibilités de la traduction (richesse merveilleuse de toutes les langues de départ, pauvreté incurable de toutes les langues d'arrivée, beautés et perfections manifestées par l'intraduisible 'génie' des langues, insaisissabilité des mentalités corrélatives), perdent beaucoup de leur audience à la lumière des analyses linguistiques d'aujourd'hui; et c'est déjà un gain considérable que de pouvoir décrire en quoi résidait l'essence de ces vieux mythes."[1]

L'autre argument que Mounin essaie de faire ressortir dans sa conclusion, c'est de regarder la notion de l'intraduisibilité à travers une considération des rapports entre les langues comme une sorte de "dialectique". La thèse à propos de l'intraduisibilité qui reçoit le plus fort le choc de l'attaque ici, c'est celle de Whorf.

Mounin considère que l'hypothèse whorfienne, qui suppose que nous pensons un monde que notre langue a d'abord modelé, est une vue 'fixiste', parce qu'elle suggère que notre langue, en plus d'organiser notre vision du monde, "l'immobilise" aussi. Mounin accuse Whorf de négliger de prendre en considération l'influence réciproque qu'exerce le monde sur la langue. "A force d'insister sur le côté méconnu des phénomènes par où la langue empêche de voir le monde, /la théorie de Whorf/ oublie le côté par où le monde de l'expérience vainc les empêchements que lui oppose la langue."[2] Pour illustrer comment, en effet, notre expérience du monde, toujours en cours de croissance, a influencé la langue, Mounin donne l'exemple des progrès faits dans le domaine des

[1]Georges Mounin, "Traduction," dans La linguistique, guide alphabétique, sous la direction d'André Martinet (Paris: Editions Denöel, 1969), pp. 376-377.

[2]Mounin, Problèmes de la traduction, p. 275.

classifications du contenu sémantique depuis le temps de Descartes jusqu'au temps actuel. "La thèse fixiste de la langue-vision du monde achoppe sur l'explication de ces faits; malgré le corset de la vieille nomenclature linguistique qui divisait le monde animal en bêtes, oiseaux, poissons, reptiles /Thier, Vogel, Fisch, Gewürm/, la classification linnéenne a pu se faire jour et s'imposer, même à la langue..."[1]

Mounin considère que la thèse de Whorf n'est appliquable que sur le plan synchronique; sur le plan diachronique, on voit que les visions du monde ne sont plus immobiles; et la traduction, puisqu'elle s'occupe du passage d'une vision du monde à une autre, ne reste pas fixée non plus. "Comme il existe une dialectique des relations entre langue et monde, il existe une dialectique des relations entre langue et langue: l'intraductibilité de deux langues données résulte au moins autant de l'histoire des contacts entre ces deux langues, que d'une propriété découlant des caractères communs à toutes les langues."[2] Mounin fait ici l'observation sur la mesure dans laquelle notre connaissance de la langue russe a amélioré depuis le XVIIIe siècle à cause des contacts plus fréquents faits entre les locuteurs de cette langue et ceux d'autres langues européennes. Au moyen de cette dialectique de contact, dit Mounin, mêmes les expériences humaines les plus subjectives se révelent comme rien d'autre que des notions relatives. Et c'est justement ces expériences subjectives (connotations) qui forment la base de la théorie de l'intraductibilité. Mounin est de l'avis que même les connotations peuvent être communiquées,

[1] Ibid., p. 276.

[2] Ibid.

ou "socialisées" au moyen de cette dialectique du contact des langues.

Donc, Mounin considère que la pratique de la traduction est une pratique relative dans son succès. "/Elle/ peut toujours commencer par les situations les plus claires, les messages les plus concrets, les universaux les plus élémentaires. Mais, s'il s'agit d'une langue considérée dans son ensemble--y compris ses messages les plus subjectifs--à travers la recherche de situations communes et la multiplication des contacts susceptibles d'éclairer, sans doute la communication par la traduction n'est-elle jamais vraiment finie, ce qui signifie en même temps qu'elle n'est jamais inexorablement impossible."[1]

. . . .

[1] Ibid., p. 279.

A travers ce memoire, j'ai essayé de présenter un sommaire des problèmes principaux de la traduction et de les examiner dans la lumière des théories de la linguistique actuelle pour voir comment ces dernières peuvent aider dans la solution de ces problèmes.

J'ai choisi le livre de Mounin, Les problèmes théoriques de la traduction comme la base de mon analyse pour plusieurs raisons. D'abord, puisque cet essai a dû être écrit en français et que j'avais besoin par conséquent de me faire connaître de la terminologie linguistique dans cette langue, l'ouvrage de Mounin s'est montré le seul traitement compréhensif français de ce sujet dont je pouvais me servir. Mais en dehors de ce fait qui a exercé une influence initiale sur mon choix de texte, Les problèmes théoriques de la traduction se révèle une bonne référence pour une autre raison. En ce qui concerne une étude linguistique des problèmes traductionnels, cet ouvrage fournit peut-être le meilleur exemple des recherches entreprises dans cette direction. Le nombre de théories linguistiques que Mounin examine au cours de son analyse est vraiment impressionnant. La plupart des théories bien connues du structuralisme moderne avant 1963 y figurent; celles de Saussure, de Hjelmslev, de Bloomfield, de Whorf, de Martinet, de Harris et de bien des autres. La bibliographie de Mounin compte 99 articles, ce qui montre ses vastes connaissances en linguistique.

Toute critique que l'on pourrait faire de Les problèmes théoriques de la traduction se dirigerait sans doute contre la méthode qu'adopte Mounin pour développer sa thèse. Cette méthode est essentiellement en forme de dialectique au moyen duquel Mounin présente, un par un, des

obstacles à la traduction et ensuite, par ce genre de raisonnement, comme dans un dialogue, il apporte des oppositions ou des diversités à ces obstacles, de sorte qu'il soit toujours en train de s'acheminer vers une synthèse. Dû au fait que c'est justement cette même méthode dialectique qui forme la base de la doctrine marxiste et que Mounin est connu d'être marxiste dans ses attaches politiques, on pourrait l'accuser de vouloir tirer avantage de sa position en tant que linguiste pour propager ses vues politiques. Mais, en effet, regardé dans une façon objective, il faut admettre que, même si Mounin avait essayé d'incorporer certaines idées politiques dans son analyse, l'ouvrage, dans son ensemble, peut tenir bon contre toute objection de cette sorte. Car, la matière dont il traite dans son livre (théories linguistiques éminentes) est si bien connue, que la méthode employée pour associer ces théories les unes aux autres importe peu. Ce dont il faut tenir compte en exprimant son sentiment sur cet ouvrage, c'est la mesure dans laquelle il réussit à construire une théorie valide de la traduction. Et à cet égard, l'étude de Mounin mérite beaucoup d'honneur.

Dans son compte rendu de Les problèmes théoriques..., William Moulton en fait ce commentaire: "...Le résultat en est un livre de valeur et qui donne à penser. Bien qu'il n'offre aucune méthode pratique pour produire des traductions parfaites, il fournira certainement au traducteur de nouveaux aperçus quant à la nature de son métier. Et quoiqu'il n'offre aucune nouvelle théorie linguistique, il apporte néanmoins au linguiste de nouvelles perspicacités, principalement parce qu'il le force d'affronter des faits qu'il a trop souvent été sujet à éluder dans

le passé...Paraissant comme il le fait, à une époque où beaucoup de linguistes américains s'occupent...des controverses bien théoriques, comme celle entre la tagmémique et la grammaire transformationnelle-générative, ce livre se montre un mémento de valeur du fait que d'autres aspects de l'étude des langues méritent notre attention."[1]

André Jacob, dans sa critique, affirme que "la thèse de G. Mounin sur Les problèmes théoriques de la traduction constitue, à l'occasion de cette grande question interlinguistique, une coupe fort documentée aux divers niveaux du champ linguistique contemporain ."[2]

Dominique Aury, auteur de la préface de Les problèmes théoriques de la traduction, fait l'observation que "le livre de Georges Mounin est passionnant pour nous (c-à-d. les traducteurs), ne serait-ce que parce qu'il nous délivre de l'inquiétude muette ou criante à laquelle notre travail nous voue: ce n'est pas nécessairement notre maladresse qui est en cause . Un métier qu'on fait d'instinct, comment en avoir une vue juste? Nous ne savions rien sur les fondements de notre métier. Avec Les problèmes théoriques de la traduction, notre univers familier devient un nouveau monde. Nous apercevons enfin dans son entier ce monstrueux obstacle de Babel, dont nous rencontrons tous les jours les pierres éparses. Nous en renversons parfois quelques-unes, Il faudra bien essayer de continuer...L'impossible, c'est le désespoir, mais c'est aussi la revanche du traducteur."[3]

[1]William G. Moulton, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin, dans Romance Philology , février,1967, pp.339,342.

[2]André Jacob, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin, dans Les études philosophiques, 1964, p. 31.

[3] Dominique Aury, "Préface",dans Les problèmes théoriques de la traduction, 1963, p. xii.

Enfin, voici ce que dit Jean Dubois à propos de l'ouvrage de Mounin: "Le livre de G. Mounin va très au-delà du problème particulier de la traduction; il doit être mis au rang de ces ouvrages fondamentaux auxquels on doit se référer pour avoir une mise au point d'une clarté exemplaire et une interprétation approfondie de la position de la linguistique moderne confrontée avec le problème du sens."[1]

Avec un tel assemblage de critiques favorables, il faut reconnaître la grande impression que Les problèmes théoriques de la traduction a fait, non seulement dans le domaine de la linguistique occupé par la traduction, mais aussi dans la linguistique prise dans sa totalité. Il ne semble faire aucun doute que ceci est un livre qui "restera".

[1]Jean Dubois, Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin, dans Français dans le monde, juin, 1964, p. 24.

Si l'on examine dans une perspective purement linguistique les divers problèmes traductionnels dont Mounin traite dans son ouvrage, je crois que l'on pourrait les regarder tous comme des difficultés survenant, ou du niveau grammatical (syntaxe) ou du niveau sémantique (signification). Plus spécifiquement encore, je pense avoir détecté deux problèmes de base, sur lesquels Mounin a construit son dialectique prolixe. Ce sont: la détermination des fonctions syntaxiques entre les éléments d'un énoncé linguistique, et la conception du contenu d'un signe linguistique. Toutes ces théories à propos des "visions du monde" différentes ou des civilisations multiples ne sont en effet que des traitements différents du problème de signification. Des problèmes de phonétique ne figurent pas dans l'analyse de Mounin, dû au fait que la traduction (considérée distincte de l'interprétation) ne s'occupe que de textes écrits.

Bien que j'admire la façon dans laquelle Mounin examine tant de théories linguistiques pour trouver de l'appui pour ses solutions à ces problèmes de traduction, je pense qu'il met certains traités linguistiques trop en valeur et, en même temps, manque d'égards envers d'autres théories qui, à mon avis, pourraient fournir des apports plus pratiques au traducteur.

A cet égard, ma critique la plus forte de Mounin est visée à la manière dans laquelle il donne tant d'importance à la théorie de Bloomfield. A cause de son fondement dans la psychologie et sa notion de situation non-linguistique, l'hypothèse bloomfieldienne tient une application étendue et par conséquent, peut être utilisée pour expliquer maints problèmes rencontrés par le traducteur. Mounin se rend compte de ceci et

finit toujours par recourir à la théorie de Bloomfield pour chercher le dernier mot. Quoiqu'il commence par examiner chaque difficulté traductionnelle dans la lumière de plusieurs théories linguistiques différentes, il termine inévitablement son argument avec le soutien du postulat bloomfieldien.

Bien que ce soit sans aucun doute une théorie valable et acceptée comme telle dans le monde linguistique, elle n'est pas, à mon avis, très utile au traducteur. La notion de situation est trop vague; elle ne peut offrir aucune méthode pratique linguistique pour résoudre les problèmes de signification ou de grammaire. Il n'y a rien à dire contre l'idée de la situation extra-linguistique à propos de sa légitimité; néanmoins, j'ai une tendence à croire que Mounin ne l'emploie que comme une base irréfutable à son raisonnement dialectique. Car, il me semble qu'il aurait pu donner au traducteur des moyens beaucoup plus pratiques pour franchir les problèmes traductionnels en s'appuyant sur les théories d'autres linguistes éminents, lesquelles, bien que n'étant peut-être pas aussi incontestables que celle de Bloomfield, se montreraient pourtant beaucoup plus utiles quant à une solution pratique des problèmes de la traduction.

Une de ces théories linguistiques qui, à mon sens, mérite de la considération à cet égard est celle de la glossématique de Louis J. Hjelmslev. Bien que Mounin en traite avec modération et la regarde toujours d'un air plutôt critique, je crois que la théorie hjelmslévienne possède beaucoup à offrir en fait de méthodes pratiques pour traiter des problèmes de la traduction.

Quant à l'obstacle sémantique, Mounin regarde la théorie de Hjelm-

slev en vue de son applicabilité à propos d'une structuration du contenu au moyen d'unités minima de signification plus petites que le monème ou le mot, unités dégagées par les mêmes méthodes de commutation dont on se sert dans l'analyse des phonèmes. Mounin ne considère pas que l'on peut tirer un parallélisme entre le plan de l'expression et le plan du contenu à cause du fait que celui-là se constitue d'une "liste fermée" d'éléments, tandis que celui-ci se caractérise par un "inventaire ouvert " d'éléments. L'autre réserve qu'il fait au principe d'isomorphisme de Hjelmslev est que les "figures" du contenu révélées par ce procédé restent quand même des signes et possèdent toujours une signification. Et là-dessus, Mounin rejette la théorie hjelmslévienne comme étant incapable de fournir une méthode pour atteindre le sens des signes linguistiques.

Mais, je suis d'avis que les méthodes de commutation utilisées par Hjelmslev pour isoler les éléments du contenu sont plus réalisables que Mounin ne pense. La raison pourquoi il peut trouver bon de critiquer la notion hjelmslévienne d'isomorphisme résulte, à mon avis, de sa fausse interprétation du concept de signe. Je crois que Mounin regarde le signe linguistique dans la perspective saussurienne, considérant l'expression et le contenu séparément, sans s'occuper du rapport qui existe entre ces deux plans de la langue. Dans ce cas, et seulement dans ce cas, les "figures" de Hjelmslev peuvent être regardées comme demeurant des signifiants qui ont toujours un sens.

La différence fondamentale entre la vue de Saussure et celle de Hjelmslev à propos du signe linguistique, réside dans la conception des fonctions entre les deux plans du signe.

Selon cette notion de fonction (funktion), qui forme la base de la glossématique, l'expression et le contenu sont considérés comme deux "fonctifs" (funktiver), qui sont liés par la fonction du signe, et ne peuvent exister qu'à cause d'elle. L'un dépend de l'autre pour son existence. "La fonction du signe [linguistique] est, en elle-même une solidarité. L'expression et le contenu sont une solidarité--l'un présuppose l'autre par nécessité. Une expression existe seulement en vertu d'être une expression d'un contenu, et un contenu existe seulement en raison d'être un contenu d'une expression".[1]

La connaissance de ce concept est essentielle pour comprendre le système de commutation dont Hjelmslev se sert pour dégager les figures du contenu. Selon ce système, c'est la fonction, le rapport mutuel entre le plan de l'expression et le plan du contenu qui constitue l'essence d'un signe linguistique. La considération d'un de ces plans sans l'autre ne sert à rien quant à une compréhension, ou de l'expression ou du contenu.

Utilisant le critérium de l'opposition distinctive employé par les linguistes pragois pour distinguer entre les variantes et les invariantes phonémiques sur le plan de l'expression, Hjelmslev montre que la même méthode peut s'appliquer sur le plan du contenu pour dégager les variantes et les invariantes sur le plan du contenu. Et, c'est la notion de fonction qui se montre le facteur déterminant dans ce procédé.

Suivant ce processus de commutation, Hjelmslev conclut qu'il existe deux invariantes du contenu si l'échange de l'une pour l'autre sur le plan

[1]Louis J. Hjelmslev, Prolegomena to a Theory of Language, trad. par Francis J. Whitfield (Madison: The University of Wisconsin Press, 1969), pp. 48-49.

du contenu aboutit à une échange correspondante sur le plan de l'expression. Par exemple, si l'on prend l'expression [ʒymã] et le contenu correspondant (cheval + femelle), et que l'on échange femelle pour mâle sur le plan du contenu, il en résultera une échange aussi sur le plan de l'expression ([ʒymã] deviendra [etalɔ̃]). Mâle et femelle sont donc regardés comme des invariantes du contenu. Il importe peu que l'on peut les considér comme étant toujours des signifiants; pour Hjelmslev, les figures d'un plan ne prennent pas de sens qu'en rapport avec l'autre plan de la langue et vice versa. C'est la fonction et seule la fonction entre expression et contenu qui détermine le sens d'un signe linguistique.

Pour le traducteur, les invariantes du contenu peuvent être déterminées au moyen de définitions trouvées dans des dictionnaires. Mounin ne fait aucune mention de l'utilisation de dictionnaires, bien que l'on sache qu'ils constituent un des outils les plus essentiels du métier du traducteur. Hjelmslev se rend compte de leur importance, et dit que "ce que l'on établit comme équivalent à une entité donnée, quand cette entité [est réduite à un nombre restreint de membres] se montre, en effet, la définition de cette entité..."[1]

Ainsi, après avoir déterminé le contenu d'un signe linguistique dans la langue-source au moyen des dictionnaires unilingues, le traducteur peut procéder, en employant des dictionnaires bilingues pour arriver à une équivalence de sens dans la langue-cible.

Bien que Hjelmslev n'en fasse pas mention, je crois que la compétence linguistique du traducteur, et dans la langue-source et dans la

[1] Ibid., p. 72.

langue-cible, compte pour beaucoup dans la recherche d'une équivalence appropriée dans les cas où plusieurs variantes se présentent, toutes capables de fournir une traduction légitime de l'énoncé de la langue-source. Par exemple, boat, en anglais peut être rendu en français par les termes suivants: bateau, canot, barque, embarcation, navire. La compétence linguistique du traducteur dans la langue-cible lui donnerait la capacité de choisir le terme qui serait le mieux en harmonie avec le reste du texte à l'étude.

Le traducteur peut aussi recourir aux méthodes de commutation pour faciliter sa tâche. Par exemple, prenons l'exemple suivant:

1. L.-S. J'ai un livre.
2. L.-C. Ich habe ein Buch.
3. L.-S. J'ai des livres.
4. L.-C. Ich habe Bücher.

On voit que le français et l'allemand emploient tous les deux un article indéfini avec un substantif au singulier, mais que quand il s'agit d'un substantif au pluriel, seul le français possède une forme correspondante pluriale du pronom indéfini. Initialement, le traducteur a connaissance de ce fait, dû à sa compétence linguistique dans la langue-cible. Ultérieurement, il emploie la commutation pour déterminer l'usage propre de l'article indéfini. Toutes les fois qu'il rencontre un substantif au pluriel dans le même contexte en français, il sait que l'équivalent allemand n'aurait pas d'article indéfini correspondant.

L'application de la glossématique à l'autre problème principal de la traduction, celui de la grammaire, se montre également constructive

quant à une théorie de la traduction, et je ne comprends pas pourquoi Mounin néglige de lui assigner l'importance qu'elle mérite ici.

Dans le système de Hjelmslev, les catégories de sujet et de prédicat sont regardées comme "des variantes d'un seul et même substantif. Le régime, dans une langue qui ne possède pas de cas régime, sera une variante entièrement du même genre que ceux-là, et dans une langue qui a un cas régime, lequel a d'autres fonctions à part de celle de régime, le régime sera une variante d'un substantif dans ce cas".[1]

Quant aux rapports qui existent entre les catégories grammaticales, considérés traditionnellement comme constituant la syntaxe d'une langue, Hjelmslev les regarde comme des variétés (varieteter), c'est-à-dire, des variantes non-libres. Ceci est dû au fait "qu'une variété donnée présuppose toujours et se montre comme présupposée par une variété donnée d'une autre invariante...dans la chaîne (c.-à-d. 'langue')".[2]

Suivant ce raisonnement, des propositions primaires et des propositions secondaires ne sont pas deux divers genres de propositions, mais plutôt, deux sortes de "variantes-propositionnelles". Hjelmslev ajoute aussi "qu'un ordre de mots spécifique dans certains genres de propositions secondaires peut être regardé comme un signal pour ces variantes-propositionnelles, et ainsi, n'empêche pas que l'on exécute la réduction [d'une proposition primaire donnée et d'une proposition secondaire donnée à une seule proposition possédant les deux possibilités fonctionnelles]".[3]

[1] Ibid., p. 73.

[2] Ibid., p. 82.

[3] Ibid., pp. 72-73.

L'importance du mot de liaison (konnektif) doit être signalée ici, car il compte pour beaucoup dans l'analyse des phrases et des propositions d'une langue. Selon Hjelmslev, un mot de liaison est "un 'fonctif' qui, dans certaines conditions se montre lié solidement aux unités complexes d'un certain degré".[1] Les conjonctions dégagées par la grammaire traditionnelle sont regardées comme de tels mots de liaison sur le plan du contenu.

On voit en conclusion, que la distinction de base que Hjelmslev fait entre les deux plans de la langue peut être appliquée, non seulement aux niveaux linguistiques de la phonologie et de la sémantique, mais aussi à la grammaire (syntaxe). C'est pourquoi Hjelmslev ne considère pas que l'on peut regarder la phonologie et la syntaxe comme des sciences indépendantes, car les entités dont elles traitent appartiennent toutes au même ensemble de fonctions entre variantes et invariantes. Hjelmslev regarde une langue comme une algèbre de relations réciproques, relations qui peuvent être expliquées, comme on a vu, par des méthodes formelles linguistiques.

Il est nécessaire pour le traducteur de se faire connaître les formes différentes des langues dont il s'occupe et d'en déduire les fonctions particulières propres à chaque langue. Ayant fait ceci, il peut entreprendre la tâche de trouver des équivalences sémantiques et grammaticales entre les deux langues données,au moyen de dictionnaires, de commutation et de compétence linguistique.

J'espère que cette illustration de la façon dans laquelle la glos-

[1] Ibid., p. 72.

sématique peut être appliquée aux problèmes rencontrés dans le domaine de la traduction ne semble pas déplacée ici. Je voulais seulement montrer brièvement comment, à mon avis, cette théorie est capable, dans une mesure considérable, de fournir à la traduction, des apports, peut-être dans certains cas plus pratiques que bien des théories que Mounin avance. Sans doute, d'autres théories à part de celle de Hjelmslev peuvent expliquer ces faits d'une manière tout aussi efficace, mais ma connaissance de la glossématique étant plus forte que ma familiarité avec d'autres théories, je me suis servie de cette théorie particulière comme exemple éclaircissant.

.....

Bibliographie

1. Cary, Edmond. Compte rendu de Les belles infidèles, par Georges Mounin. Babel, septembre, 1955, p. 33.

2. Chomsky, Noam. Syntactic Structures. La Haye: Mouton, 1957.

3. Dubois, Jean. Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin. Français dans le monde, juin, 1964, pp. 25-26.

4. Hjelmslev, Louis J. Prolegomena to a Theory of Language. Traduit par Francis J. Whitfield. Madison: The University of Wisconsin Press, 1969.

5. Jacob, André. Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin. Les études philosophiques, 1964, pp. 473-474.

6. Jakobson, Roman. "On Linguistic Aspects of Translation". On Translation. Sous la direction de Reuben A. Brower. Cambridge: Harvard University Press, 1959.

7. Levý, Jiří. "Translation in Czechoslovakia". Dix années de traduction. Sous la direction d'I. J. Citroen. Oxford: Pergamum Press, 1967.

8. Malmberg, Bertil. Les nouvelles tendences de la linguistique. Traduit par Jacques Gengoux. Paris: Presses Universitaires de France, 1966.

9. Moulton, William G. Compte rendu de Les problèmes théoriques de la traduction, par Georges Mounin. Romance Philology, février, 1967, pp. 339-342.

10. Mounin, Georges. "Introduction linguistique aux problèmes de la traduction". Français dans le monde, juin, 1964, pp. 12-16.

11. Mounin, Georges. Les belles infidèles. Paris: Cahiers du Sud, 1955.

12. Mounin, Georges. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris: Editions Gallimard, 1963.

13. Mounin, Georges. "Traduction". La linguistique, guide alphabétique. Sous la direction d'André Martinet. Paris: Editions Denöel, 1969.

14. Mounin, Georges. "Translators, Words and Things". UNESCO Courrier, avril, 1962, pp.24-28.

15. Nida, Eugene A. "Linguistics and Ethnology in Translation Problems". Language and Culture in Society: A Reader in Linguistics and Anthropology. Sous la direction de Dell Hymes. New York: Harper and Row, Publishers, 1964.

16. Nida, Eugene A. Toward a Science of Translation. Leiden: E. J. Brill, 1964.

17. Robins, R. H. A Short History of Linguistics. London: Longmans', and Co., Ltd., 1967.

18. Sapir, Edward. Language. New York: Harcourt, Brace and Co., 1921.

19. Saussure, Ferdinand de. Cours de linguistique générale, 5e éd. Paris: Editions Payot, 1935.

20. Vinay, J. P. et Darbelnet, J. Stylistique comparée du français et de l'anglais. Paris: Marcel Didier, 1958.